



MURMURES D'ADIEU

Deux pièces contemporaines :

Les silences de Jeanne

Le petit bouillon de 11H00

De Eric Fernandez Léger

Préface

Le rideau, qu'il soit de velours ou tissé de nos perceptions, se lève inlassablement sur la scène de l'existence. Chaque acte, chaque tableau, chaque silence même, y est porteur de sens. Cet ouvrage, *Murmures d'Adieu*, n'est pas tant une collection de pièces qu'une invitation à contempler deux facettes d'un même diamant, brut et scintillant : la dignité inaliénable de la vie face à sa finitude.

"*Les Silences de Jeanne*" explore ces territoires intimes où la mémoire, tel un fleuve sinueux, se perd parfois dans le delta de l'oubli. À travers Jeanne, l'ancienne comédienne, s'interroge la nature même de l'identité lorsque les repères cognitifs vacillent. Ses silences ne sont pas des vides, mais des écrans où résonnent encore, pour qui sait écouter, les échos d'une vie pleine et entière. Cette œuvre s'attache à la persistance de l'essence, au pouvoir d'un amour capable de traverser les brumes de l'amnésie et de faire de l'attention d'autrui le dernier rempart contre l'effacement.

Puis vient "*Le Petit Bouillon de 11h00*", une plongée dans l'ordinaire d'une pharmacie de province, lieu d'échanges et de confidences inattendues. Ici, l'art de soigner dépasse la simple posologie pour embrasser la complexité de l'âme humaine. Françoise, cette figure d'une humanité rare, tisse des liens invisibles entre les départs et les renaissances. Ses "bouillons" ne sont pas de simples élixirs, mais des passerelles, des rituels discrets, des catalyseurs de récits ultimes. Ils sont la manifestation d'une conviction profonde : celle que la fin d'un chemin peut aussi être l'occasion d'une ultime reconnaissance, d'une réconciliation avec soi ou avec les autres. Qu'il s'agisse de l'écrivain en quête de son ultime mot, du marathonien essoufflé, ou de ce couple dont l'amour défie le temps, chaque rencontre révèle la mosaïque des raisons de vivre, et parfois, de choisir son départ.

Ces deux œuvres, bien que distinctes dans leur forme et leur focalisation narrative, partagent une même colonne vertébrale thématique : la dignité inébranlable de l'être humain face à la fragilité et la finitude. Elles sondent toutes deux la force des liens humains et la puissance de l'accompagnement dans les moments charnières de l'existence. Que ce soit Jeanne luttant contre l'oubli ou les "clients" de Françoise confrontés à leur propre dénouement,

chacune des pièces met en lumière la quête universelle de sens et de réconfort. Elles se répondent comme des échos, explorant la manière dont la mémoire, la tendresse et l'écoute peuvent transformer la solitude ou l'angoisse en un acte de résilience ou de sérénité ultime. Elles s'inscrivent dans une démarche qui dépasse le simple divertissement pour se faire écho des grandes questions universelles. Elles ne prétendent pas offrir de réponses, mais plutôt ouvrir des espaces de contemplation, des pistes de réflexion sur notre propre vulnérabilité, sur la force des liens invisibles qui nous unissent, et sur la beauté, parfois déchirante, des derniers chapitres.

Puissent ces murmures, portés par les voix des personnages, résonner longuement et inviter à une écoute plus attentive des fragilités et des magnificences qui peuplent nos existences.

Les silences de Jeanne

Contemporain en 4 actes

De Eric Fernandez Léger

Préface

Écrire, c'est souvent tenter de donner une forme au chaos. Créer, c'est s'aventurer sur un terrain où les certitudes se dérobent, où la lumière côtoie l'ombre, et où le silence peut se révéler plus éloquent que n'importe quel cri. Avec "Les Silences de Jeanne", c'est précisément dans cette danse incertaine que j'ai choisi de m'engager.

Cette pièce est née d'une interrogation intime et universelle : comment le théâtre peut-il rendre compte de la perte la plus intime, celle de la mémoire ? Comment, en tant qu'artiste, peut-on donner voix à l'indicible, à ces mots qui s'échappent, à ces visages qui s'estompent, et à cette essence même de l'être qui semble se dissoudre au fil du temps ? Jeanne, mon personnage principal, incarne cette lutte. Elle est cette comédienne dont la vie a toujours

été dictée par le texte, la réplique, la présence sur scène, et qui se trouve soudain confrontée à une absence grandissante, une passoire cérébrale qui filtre ses propres souvenirs.

En explorant la maladie neurodégénérative à travers le prisme du théâtre, j'ai voulu aller au-delà du simple diagnostic. Il ne s'agit pas ici d'une étude clinique, mais d'une plongée dans l'âme d'une femme, de son entourage, et d'une réflexion sur ce qui constitue notre identité lorsque les piliers de la mémoire vacillent. La fragmentation de la narration, le mélange des temporalités, l'irruption des enregistrements de la voix jeune de Jeanne – autant de choix dramaturgiques qui cherchent à mimer le désordre cognitif, mais aussi à révéler la poésie inhérente à cette condition. Car il y a une forme de beauté tragique dans ces silences, une vérité brute qui émerge lorsque le langage codifié se dérobe.

Jeanne, c'est aussi une métaphore. Celle de l'artiste face à l'usure du temps, celle de l'humanité face à l'éphémère. Ses silences ne sont pas des lacunes, mais des espaces. Des trous de mémoire qui deviennent les scènes où se joue son ultime performance, celle de la résistance, de la dignité, de la volonté de laisser une dernière empreinte. C'est dans cette dialectique entre l'oubli et la résilience que j'ai cherché à inscrire "Les Silences de Jeanne", comme un hommage à toutes celles et tous ceux qui, au quotidien, réécrivent leur propre pièce avec courage, tendresse et, parfois, une pointe d'humour.

Cette œuvre, je l'espère, invitera à une réflexion sur la valeur de chaque mot, de chaque souvenir, et sur la force des liens qui nous unissent, ces fils invisibles qui nous maintiennent debout même quand tout s'effondre. Car au fond, la mémoire ne réside pas uniquement dans le cerveau, mais aussi dans le cœur de ceux qui nous aiment.

Intrigue

"Les silences de Jeanne" nous plonge dans le quotidien de Jeanne, une ancienne et brillante comédienne de 70 ans, dont la mémoire est inexorablement grignotée par une maladie neurodégénérative. Le désordre croissant de son salon reflète celui de son esprit, où les mots et les souvenirs s'échappent comme du sable entre les doigts.

Entourée de sa fille Claire, dévouée mais épuisée, de son vieil ami et régisseur Étienne, et de son ancien partenaire de scène Louis, Jeanne tente de naviguer dans cette réalité fluctuante. L'arrivée de Marin, un jeune auteur passionné par son œuvre, propose un projet ambitieux : écrire une pièce sur sa vie, et particulièrement sur sa lutte contre l'oubli.

Alors que Jeanne alterne entre moments de lucidité fulgurante et épisodes de profonde confusion, la pièce explore les défis, les peurs et les moments de grâce liés à la perte de mémoire. Les proches de Jeanne se débattent avec l'impuissance et la douleur de la voir s'effacer, tout en cherchant des moyens de la soutenir et de préserver son héritage. L'écriture de Marin, d'abord entravée par le chaos des souvenirs de Jeanne, prend une nouvelle dimension en embrassant la fragilité et les silences.

La pièce culmine dans une ultime confrontation avec le public et la maladie, où Jeanne s'efforce de donner sa dernière représentation, non pas celle d'un texte appris, mais celle de sa vie même, faite de souvenirs qui s'estompent mais aussi de l'essence indomptable de son être d'artiste. C'est une exploration émouvante de ce que signifie exister, se souvenir, et laisser une trace, même quand les mots se taisent.

Personnages

- * JEANNE : Comédienne, 70 ans. Atteinte d'une maladie neurodégénérative affectant sa mémoire.
- * CLAIRE : Fille de Jeanne, 45 ans.
- * ÉTIENNE : Régisseur de théâtre, vieil ami de Jeanne, 75 ans.
- * MARIN : Jeune auteur, 30 ans.
- * LOUIS : Ancien partenaire de scène de Jeanne, 72 ans.
- * HUGO : Assistant de Marin, 25 ans.
- * SUZANNE : Attachée de presse de la mairie, 40 ans.
- * LÉO : Jeune médecin, 30 ans.
- * LA VOIX DE JEANNE JEUNE (enregistrée)

Acte I

Scène 1

Le salon élégant de Jeanne, mais des piles de livres menacent de s'effondrer. Carnets et papiers en désordre côtoient une théière et une tasse oubliées sur la table basse. Au centre, un fauteuil confortable. Au lever du rideau, JEANNE est assise. Elle tient un livre ouvert sur ses genoux, mais ses yeux errent, incapables de suivre les lignes. Elle le referme, le rouvre machinalement, puis le dépose avec un soupir lourd.

JEANNE (murmurant, le regard perdu dans le vide)

Encore ces mots... Ils dansent, puis ils s'enfuient. Ce livre... c'est le même qu'hier ? Je ne me souviens plus du tout.

Elle prend un carnet rouge, l'ouvre. Un sourire fugace éclaire son visage, vite remplacé par une profonde perplexité. Ses doigts effleurent la page comme si les mots étaient devenus des étrangers. Elle fronce les sourcils, cherche quelque chose sur sa tête, puis dans sa main. Elle tend la main vers sa tasse de thé, déjà vide.

JEANNE (après avoir cherché ses lunettes qui sont sur sa tête, d'une voix qui oscille entre lucidité et confusion)

On dit que le cerveau est une éponge. La mienne est pleine de trous, et elle s'essore sans que je le veuille. Chaque mot qui s'échappe, c'est une petite goutte de moi-même. Une fuite silencieuse. Bientôt, il ne restera que l'empreinte de l'éponge.

Elle repose le carnet. Son regard se pose sur le livre qu'elle vient de lire, puis elle secoue la tête.

JEANNE

Non, ce n'est pas celui-là. Je cherche... (Elle tapote son front, le geste est lent, désespéré.) Je ne sais plus.

Elle reprend le carnet rouge, l'ouvre, regarde une page. Un sourire fugace puis une légère perplexité. Ses doigts effleurent les mots comme s'ils étaient étrangers.

JEANNE (lisant, sur un ton théâtral qui vacille légèrement, presque une mélodie interrompue)

« Entrer. Rester droite. Regarder le vide comme s'il contenait tout. Dire : Je suis là. J'ai toujours été là. Même quand vous m'avez... »

(Elle s'interrompt, le front plissé, tapote la page, cherchant un mot. Sa main glisse, hésite, puis elle reprend avec une certitude forcée, comme une réplique apprise par cœur mais dont elle aurait oublié le sens profond)

...Même quand vous m'avez effacée.

(Elle baisse le carnet, un léger rire rauque, presque douloureux, teinté d'une amère lucidité)

Jolie formule. Dommage que je ne me souvienne plus si c'est moi qui l'ai écrite. Ou si c'est juste un bout de mon cerveau qui s'est fait la malle. Mais peu importe. Ce sera celle de mon grand retour... ou de ma petite sortie. Avant qu'ils ne me fassent jouer les ombres chinoises à l'hôpital de jour. Une toile d'araignée plutôt qu'un projecteur.

On frappe à la porte. Jeanne ne réagit pas tout de suite, perdue dans ses pensées. On frappe à nouveau, plus fort. Elle se tourne, l'air surprise.

JEANNE

Ah ! On frappe ? Mais qui peut bien être là ? J'attendais quelqu'un ?

La porte s'ouvre sur CLAIRE, un sac de courses à la main, l'air fatigué mais souriant. Elle observe sa mère, le cœur serré.

CLAIRE

Maman ! Tu m'attendais ? Je t'ai envoyé un message il y a une heure. Et je t'ai appelée juste avant de venir.

JEANNE

Un message ? Un appel ? Ah, mon téléphone... (Elle regarde autour d'elle, avec des gestes désordonnés, le téléphone est pourtant bien visible sur la table basse.) Il est où, d'ailleurs ? Il se cache !

CLAIRE (avec un sourire indulgent, mais un peu las, le désignant)

Il est là, sur la table, juste devant toi. Tu l'as mis en silencieux, comme toujours.

JEANNE (le prend, l'observe comme un objet étranger, le fait tourner dans ses mains)

Ah, oui. Ce petit machin... Il fait du bruit quand on ne veut pas, et il se tait quand on l'attend. Une vraie personne, ce téléphone. Plus fiable que ma mémoire, en tout cas.

Elle pose le téléphone et regarde sa fille, un moment de clarté dans le regard.

JEANNE

Tu as l'air fatiguée, ma puce. Le travail ? Ou... ou la vie qui t'essore ?

CLAIRE

Un peu des deux, maman. Mais ça va. Et toi, comment vas-tu ? Tu as passé une bonne journée ?

JEANNE

Bonne ? Je crois. Je ne sais plus trop. Les journées se ressemblent toutes, non ? Comme des répliques qu'on répète sans fin, sans jamais arriver au mot de la fin. On cherche un dénouement, mais la pièce continue de tourner en rond.

CLAIRE (s'approche et prend la main de sa mère. Elle la serre doucement.)

On va trouver les mots de la fin, maman. Et on va les écrire ensemble. Chaque mot sera une victoire.

Un silence lourd de sens s'installe. Jeanne la regarde, un léger sourire se dessine. Elle caresse la main de Claire, comme pour s'assurer de sa présence.

JEANNE

Ma petite Claire... Tu es le seul mot que je ne veux jamais oublier. Le seul qui ne se dérobe pas. (Elle tente de se lever, titubante, comme pour s'éloigner vers la fenêtre, puis s'arrête, l'air désorienté.) Où allais-je déjà ?

CLAIRE (la retient doucement, le regard empli de tristesse)

Reste assise, maman. Repose-toi. On a tout le temps.

Jeanne s'affaisse dans le fauteuil, un soupir d'épuisement. Claire la couvre d'un plaid, le geste est lent, protecteur.

Noir

Scène 2

Le salon de Jeanne quelques jours plus tard. Le désordre s'est accentué. Des magazines ouverts traînent, des tasses à moitié vides jonchent la table. ÉTIENNE, grand et bienveillant, est avec JEANNE. Elle s'efforce de ranger des livres, mais les empile sans logique, les plaçant parfois à l'envers ou dans des endroits incongrus.

ÉTIENNE

Jeanne, tu sais que tu n'as pas besoin de faire ça. Claire peut s'en occuper. Ou moi, si tu veux.

JEANNE

Claire ? Toujours à courir, cette enfant. Et puis, je ne suis pas encore une statue de musée, tu sais. (Elle pose un livre de travers sur la pile, qui manque de chuter) Et puis... ce livre... il était où, déjà ? Dans la cuisine ?

(Elle se tourne vers Étienne, un air grave, une étincelle de lucidité)
Étienne, dis-moi... On a bien joué "Phèdre" ensemble ? Je me souviens des larmes, du sang... de ce rôle qui m'habitait.

ÉTIENNE (un sourire ému, teinté de nostalgie)

Bien sûr, Jeanne. Tu étais une Phèdre magnifique. La plus belle de toutes. Ton incarnation était... inoubliable.

JEANNE

Je m'en souviens... des éclairs. Des fragments. Le costume rouge, le poids des mots... Mais le texte entier... il m'échappe. Comme le sable entre les doigts. Chaque phrase glisse.

ÉTIENNE

C'est normal. C'est... l'âge. Le temps qui passe.

JEANNE (secoue la tête avec force)

L'âge ? Non. C'est autre chose. Une rongeuse qui grignote mes souvenirs, un mot à la fois. Un trou noir qui s'agrandit, Étienne. Tu sais ce que c'est que de ne plus se souvenir de sa propre vie ? De regarder un visage familier et de chercher son nom ? C'est comme être une actrice sans rôle, sur une scène vide.

ÉTIENNE (prend sa main, les yeux emplis de tristesse, il la serre fort)

Jeanne... Je peux imaginer la douleur.

JEANNE

Ne me plains pas. Le chagrin, c'est pour les vivants. Moi, je suis en train de devenir un fantôme. Un fantôme de scène. Bientôt, je serai une ombre parmi les ombres.

Elle se lève brusquement, déambule un peu, touche des objets sans les reconnaître, comme le vase sur la cheminée. Elle l'observe, puis le repose comme si elle découvrait sa texture. Étienne la suit du regard.

ÉTIENNE

Jeanne, tu te souviens de notre dernière pièce ? "Les Jardins Suspendus" ? Tu étais formidable, même avec ce petit trac que tu disais avoir. Le public t'acclamait.

JEANNE (s'arrête, un léger froncement de sourcils, comme si elle cherchait dans un labyrinthe sans fin)

Les Jardins Suspendus... Un titre magnifique. Mais je ne crois pas l'avoir jouée. Ou alors c'était un rêve ? Une illusion ?

Elle rit, un rire incertain, presque brisé. Étienne soupire, résigné et impuissant.

CLAIRE entre, l'air soucieux, visiblement épuisée.

CLAIRE

Maman, Étienne... (Elle pose son sac, le ton grave) Je crois que je ne peux plus y arriver seule. Elle a failli oublier l'heure du médecin ce matin. J'ai dû la rassurer pendant une heure. Il faut... il faut qu'on parle du projet.

ÉTIENNE

Claire a raison. Le projet, Jeanne. La pièce. Marin est prêt. Il attend ton feu vert.

JEANNE

La pièce ? Ah, oui. Mon testament. La dernière pirouette. Avant le grand silence.

Elle sourit faiblement. Claire s'approche d'Étienne, lui chuchote quelque chose, l'air alarmé. Il hoche la tête, grave, le regard fixé sur Jeanne qui est à nouveau perdue dans ses pensées.

Noir

Scène 3

Le salon de Jeanne quelques jours plus tard. MARIN est là, jeune, l'air passionné mais un peu nerveux. Il a des feuilles éparpillées sur la table basse, des notes griffonnées. JEANNE le regarde avec un mélange de curiosité et d'amusement, mais aussi une pointe de lassitude.

JEANNE

Alors, jeune homme, vous avez trouvé les mots pour ma déchéance ? Ou pour ce qu'il en reste ?

MARIN (gêné, rangeant quelques feuilles)

Non, Madame Marceau. Pour votre... votre œuvre. Votre ultime chef-d'œuvre. Je cherche la justesse. La vérité de ce que vous vivez.

JEANNE

La justesse ? Elle est dans les failles, mon cher. Dans les silences. Dans ce qui manque. C'est là que réside la véritable émotion.

MARIN

J'ai pensé à un texte fragmenté. Des souvenirs qui se mélangent, des monologues qui se répondent... Des voix qui s'entremêlent.

JEANNE

Des échos. Oui. La vie est un écho qui s'éteint. Et ma mémoire est une salle de théâtre où les voix se perdent. Elles s'évanouissent avant d'atteindre le rideau.

MARIN

Nous pourrions utiliser des enregistrements de votre voix jeune. Pour créer un dialogue entre le passé et le présent. Une conversation avec vous-même.

JEANNE

Un dialogue de sourds, alors. La jeune Jeanne ne comprendrait pas la vieille Jeanne. Et la vieille Jeanne a oublié la jeune Jeanne. Qui écouterait l'autre, de toute façon ?

MARIN

Mais le public, lui, comprendra. Il verra le chemin. Le chemin de la vie.

JEANNE

Le chemin de croix, alors. Ne me mettez pas sur un piédestal, jeune homme. Je ne suis qu'une femme qui oublie où elle a mis ses clés. (Elle se lève brusquement, cherche ses clés dans ses poches, puis sous un coussin, le geste est vif, désordonné) Et son passé. Où sont-elles ? Mes clés ! Je les ai encore perdues !

MARIN (un peu décontenancé, se lève pour l'aider, sans succès)
Madame Marceau, je crois que...

CLAIRE entre avec une tasse de thé pour Jeanne. Elle observe sa mère, puis pose la tasse sur la table.

CLAIRE

Marin est un génie, maman. Il va raconter ton histoire. La tienne, et celle de toutes ces femmes qui se battent contre l'oubli.

JEANNE

Mon histoire ? Je ne sais même plus où elle commence. Ni où elle finit. Elle est comme un puzzle dont les pièces s'envolent.

MARIN

Elle finit quand vous le déciderez, Madame Marceau. C'est vous l'auteure.

JEANNE

L'auteure ? Non. La marionnette. La vie tire les fils. Et puis elle les coupe. Sans un mot. Sans un merci. (Elle s'assied lourdement, les

mains tremblantes, épuisée par sa quête infructueuse) C'est une pièce sans fin, la mienne.

MARIN (à lui-même, en écrivant frénétiquement une note sur son carnet)

La marionnette... les fils coupés... sans un mot...

Noir

Scène 4

Jeanne est assise dans son salon, plongée dans le carnet rouge. On frappe à la porte. Elle ne réagit pas. On frappe à nouveau, plus distinctement. Elle lève la tête, l'air las, comme si elle était réveillée d'un profond sommeil.

JEANNE

Entrez ! La porte est ouverte à ceux qui n'ont plus rien à perdre. Ni à se souvenir.

LOUIS entre. Il est élégant, mais l'âge a creusé son visage. Il porte une canne discrète. Il l'observe un instant, le cœur serré par ce qu'il voit. Il hésite à s'approcher, la voyant si fragile.

LOUIS

Je n'ai pas de souvenirs. Juste un mot de Claire et une vieille curiosité. Et une absence qui dure trop longtemps. L'absence de ta voix sur scène, Jeanne.

JEANNE (sans se retourner immédiatement, sa voix marquée par le temps, comme si elle citait une réplique qu'elle a répétée mille fois)

Louis Delmas. Vingt ans, onze mois et trois jours sans un mot. J'ai compté. Chaque jour était une scène vide.

(Elle se tourne lentement, son regard le balaye, une lueur de reconnaissance et de confusion mélangées. Est-ce bien lui ?)

Ou est-ce... vingt-trois ans ? Les chiffres me lâchent parfois. Et les visages aussi.

LOUIS (avec pudeur, s'approchant, une légère hésitation dans son pas, sa voix tremblante d'émotion. Il s'agenouille presque devant elle, lui prenant les mains)

Moi aussi. J'ai compté. Les années sans ta voix sur scène. Tu te souviens de notre première scène ensemble ? "L'Amante Volée", au Théâtre de la Lune ? Tu avais oublié ta réplique, et tu avais improvisé un silence qui avait duré une éternité. La salle entière était suspendue. C'était la plus belle chose que j'aie jamais entendue sur scène. Plus qu'un texte. Une vérité.

Temps. Un silence chargé de passé et de souvenirs communs. Jeanne ferme les yeux un instant, comme pour revivre le souvenir, un faible sourire affleure ses lèvres.

JEANNE (un léger sourire nostalgique, le regard lointain, comme si elle retrouvait un fragment précieux d'un rêve)

Ah, l'Amante Volée... Et toi, tu m'avais regardée avec cet air... comme si tu avais compris que c'était mon cœur qui parlait, pas mon texte. Ce soir-là, j'ai su que tu étais mon âme sœur de scène. Le seul qui lisait dans mes silences.

LOUIS

Tu n'as pas changé. Pas vraiment. L'essence est toujours là.

JEANNE

Mens encore, j'aime ça. Le mensonge est un refuge, n'est-ce pas ?
(Elle le fixe, un défi dans le regard, une étincelle de son ancien moi)
Tu as les yeux de celui qui a trop attendu. Qui a laissé le temps filer.

LOUIS

Tu as les yeux fatigués d'avoir trop rêvé. Ce n'est pas un reproche.
Et parfois... on dirait que tu regardes à travers moi, comme si j'étais
un fantôme.

JEANNE

Et toi, tu as les mains tremblantes. D'avoir trop attendu ? Ou d'avoir
peur de ce que tu vas trouver ? De ce qui reste ?

LOUIS

D'avoir trop gardé mes poches pleines de silences. Et de ce que j'ai
à te dire. Avant qu'il ne soit trop tard pour tes oreilles. Avant que tout
ne s'efface. (Il marque une pause, le poids des mots est palpable.)
Jeanne, je suis venu te dire...

*HUGO entre, discrètement, l'air gêné, il tousse légèrement pour se
faire remarquer.*

HUGO

Pardon. Marin... Je crois qu'il a besoin de vous. Il est en pleine crise
existentielle, je crois.

JEANNE

Marin ? Ah, oui. Mon jeune metteur en scène. Il est perdu dans ses
mots, le pauvre. Toujours à la recherche de la phrase parfaite, alors
que la vie, elle, s'écrit avec les fautes. Et les blancs.

Elle se lève avec un peu de difficulté. Louis l'aide, un geste de tendresse. Jeanne le regarde, un instant de clarté, presque un défi.

JEANNE

La scène t'attend, Louis. Ne te cache pas dans les coulisses. Jamais.

Elle sort lentement, laissant Louis seul avec Hugo. Louis regarde la porte par laquelle Jeanne est sortie, une profonde émotion sur son visage. Il soupire.

LOUIS

Elle est toujours aussi... elle-même. Captivante. Et déchirante.

HUGO

Elle a des moments. Des éclairs. Mais ils sont de plus en plus courts. Et le reste du temps...

LOUIS

Et de plus en plus précieux, alors. Chaque mot est un cadeau.

Noir

Scène 5

Le salon de Jeanne est maintenant baigné d'une lumière de fin d'après-midi. Jeanne est seule sur le canapé, le carnet rouge posé sur ses genoux, ses doigts effleurant les pages. Elle semble chercher quelque chose, ses lèvres bougent silencieusement. Un vieux magnétophone trône sur la table basse, légèrement décalé. Soudain, un léger grésillement, et la VOIX DE JEANNE JEUNE

s'élève, cristalline et pleine d'assurance, comme un fantôme sonore qui surprend Jeanne.

VOIX DE JEANNE JEUNE (enregistrée, cristalline et pleine d'assurance, un rire jeune et libre en fond, lointain)

« J'ai vingt ans. Ce soir, je suis entrée en scène comme on entre en religion. Le trac m'a serré le cœur, mais les projecteurs m'ont baptisée. La salle était noire. J'ai parlé. Et j'ai senti que quelqu'un, au fond, respirait comme moi. »

Silence. Jeanne frissonne, ouvre les yeux. Une expression de douleur et de regret passe sur son visage, puis un sourire triste et étonné. Elle regarde le magnétophone comme s'il était hanté, ses mains tremblantes, elle le saisit.

VOIX DE JEANNE JEUNE

« Ce quelqu'un, je ne l'ai jamais vu. Mais je sais qu'il revient à chaque fois. Il s'assoit, il écoute. Il attend que je dise ce qu'il n'ose pas. Alors je joue pour lui. Toujours pour lui. »

Le magnétophone émet un bref bruit de rembobinage, puis la voix se coupe brusquement, comme un souvenir qui s'efface. Jeanne le lâche, son visage se tord d'une frustration douloureuse.

JEANNE (très doucement, triste, elle caresse l'appareil)

Et s'il n'était plus là ? S'il avait cessé de m'attendre ? S'il m'avait... (Elle cherche le mot, sa main se serre sur l'appareil, le mot ne vient pas) ...Oubliée, lui aussi ? Ou si c'était moi qui l'avais oublié ? Ce fantôme du passé, qui est-il ? Était-ce une illusion ?

Elle serre l'appareil contre sa poitrine, comme une relique précieuse mais incompréhensible. Elle regarde autour d'elle, cherchant une réponse qui ne vient pas. Ses yeux se perdent au loin.

JEANNE

Qui était-il, ce quelqu'un ? Était-ce... toi, Louis ? Ou... ou un autre ? Je ne me souviens plus des visages. Juste des échos. Des mélodies. Une présence qui s'éteint.

CLAIRE entre, l'air inquiet, elle s'approche doucement.

CLAIRE

Maman, ça va ? J'ai entendu la voix...

JEANNE

La voix... Elle me hante. Ou elle me rappelle. Je ne sais plus. Elle est là, et elle s'éloigne.

CLAIRE

C'est une vieille cassette, celle que tu as enregistrée pour tes cinquante ans de scène.

JEANNE

Cinquante ans ? J'en ai soixante-dix. Mais... vingt ans. Cela me semble... hier. Une autre vie.

CLAIRE

Tu étais si jeune, si pleine de vie. Si lumineuse.

JEANNE

La vie est une pièce dont on n'écrit pas la fin. On la joue, c'est tout. Jusqu'au dernier souffle.

Claire s'approche, prend le magnétophone des mains de Jeanne, le pose délicatement. Elle s'agenouille devant sa mère, lui prend les mains et les serre fort.

CLAIRE

On va la jouer, maman. Jusqu'au bout. Ensemble. Chaque mot sera une victoire. Chaque silence, une mélodie.

Jeanne la regarde, un léger sourire affleure ses lèvres, une étincelle de gratitude dans ses yeux. Mais son regard se voile rapidement, et elle commence à chercher des choses invisibles dans l'air, ses doigts effleurant le vide, comme si elle saisissait des papillons imaginaires.

JEANNE

Il y a... il y a des papillons ici. De toutes les couleurs. Tu les vois ? Ils s'envolent.

CLAIRE (triste, mais un sourire forcé)

Oui, maman. Je les vois. Ils sont magnifiques. Ils te protègent.

Claire la serre tendrement dans ses bras, le silence est lourd de non-dits.

Noir

Acte II

Scène 1

Le salon de Jeanne, une semaine plus tard. Le désordre est plus prononcé. Des cadres sont de travers, des objets ne sont plus à leur place habituelle. LOUIS est seul avec JEANNE. Elle tient une photo encadrée, l'observant avec perplexité, la retournant même parfois, comme si elle la voyait pour la première fois.

JEANNE

Qui est cette femme, Louis ? (Elle montre la photo.) Elle a l'air de me ressembler. Elle a un air familier, mais... je ne sais plus.

LOUIS (doucement, s'approchant)

C'est toi, Jeanne. Au festival d'Avignon, après "Médée". Tu étais sublime. Le public était debout.

JEANNE

Médée... J'ai joué Médée ? Ah oui... La rage... le sang... (Elle sourit un instant, une réminiscence fugace, puis son visage se voile, les yeux perdus) Mais je ne reconnais pas cet endroit. Et cet homme à côté... C'est toi ? On était ensemble ?

LOUIS (un pincement au cœur, sa voix pleine de tendresse)

Oui, c'est moi. Nous étions jeunes. Insouciants. Pleins de projets.

JEANNE

La jeunesse... Un autre pays. Une terre lointaine dont je ne me souviens plus du chemin.

(Elle pose la photo, comme si elle était trop lourde à porter)

Je me souviens de ton rire. Clair. Comme une note de musique. Un son qui ne se perd pas.

LOUIS (prend la photo, la regarde avec tendresse, puis la range délicatement)

Je me souviens de ta voix. Elle remplissait les salles. Elle donnait vie à chaque mot.

JEANNE

Maintenant, elle ne remplit que le vide. Et se perd dans les silences.

Un silence. Louis écoute attentivement les murmures de Jeanne. Il sort un petit magnétophone de sa poche. Il hésite un instant, la regarde, puis le met en marche. On entend une VOIX DE JEANNE JEUNE rire, puis parler avec passion de théâtre, de ses rêves, une énergie contagieuse.

VOIX DE JEANNE JEUNE

« Louis, tu sais, je rêve de jouer jusqu'à mon dernier souffle. Que ma dernière réplique soit celle de ma vie. Que le public se souvienne de mon cœur, pas juste de mes mots. Je veux laisser une trace. »

Jeanne écoute, une expression étrange sur le visage, un mélange de reconnaissance et d'étrangeté. Elle ferme les yeux, un léger frisson la parcourt.

JEANNE

C'est... c'est moi ? (Un soupir) Elle était si naïve. Si pleine de certitudes.

LOUIS

Elle était pleine de vie. Et elle est toujours là, Jeanne. En toi. Sous les silences.

JEANNE

Elle se perd. Elle se cache. J'ai peur, Louis. Peur de ne plus la retrouver. Peur de ne plus me retrouver. Peur de ne plus être.

(Louis la serre doucement dans ses bras. Jeanne se laisse faire, un murmure lui échappe)

JEANNE

Les souvenirs... ils sont comme des papillons. On les attrape, et ils s'échappent entre les doigts. Et on ne peut rien faire.

LOUIS

Mais les traces restent, Jeanne. Sur ton cœur. Sur le mien. Et dans le cœur de ceux qui t'ont aimée.

Il la serre un peu plus fort, un geste désespéré contre l'oubli.

Noir

Scène 2

Le salon de Jeanne, plus de désordre. Des carnets sont éparpillés sur le sol, des objets bizarres ont été déplacés. CLAIRE et ÉTIENNE sont assis, les visages graves, le regard fixé sur Jeanne qui est assise, essayant de rassembler des morceaux de papier éparses. Elle tient une feuille à l'envers, puis la froisse sans le vouloir.

CLAIRE

Le rendez-vous avec le spécialiste est dans trois jours. Il faut qu'on parle. Vraiment. Il faut qu'elle y aille, Étienne.

ÉTIENNE

C'est nécessaire, Jeanne. Pour... pour comprendre. Pour t'aider. Pour te donner des outils.

JEANNE

Comprendre quoi ? Que ma tête est une passoire ? Que les mots s'enfuient comme des oiseaux apeurés ? Je comprends déjà. Je le vois, chaque jour.

(Elle secoue la tête, les yeux pleins d'une tristesse profonde, les mains tremblantes)

Je les vois partir. Un par un. Et je ne peux rien faire. C'est comme si ma vie se jouait sans moi. Une pièce sans actrice principale. Juste des décors qui s'effondrent.

CLAIRE

Mais tu n'es pas seule, maman. Nous sommes là. Et Marin travaille sur cette pièce pour toi. Pour te rendre hommage.

JEANNE

Marin... Il veut faire un chef-d'œuvre de mes ruines. C'est ça ? Mettre en scène ma déchéance ?

ÉTIENNE

Il veut te rendre hommage. Que ta lumière ne s'éteigne pas. Que ton art continue de briller.

JEANNE

La lumière... Elle vacille. Parfois, je ne me souviens même plus de votre nom. (Elle regarde Étienne, puis Claire) Ou de mon propre reflet dans le miroir. Qui est cette femme qui me regarde ?

Un silence. L'impuissance des proches est palpable. Claire se lève, fait les cent pas, l'air anxieux, puis se frotte les tempes. Étienne la regarde, puis regarde Jeanne avec compassion.

CLAIRE

Et si... et si elle refusait d'y aller ? Au rendez-vous ? Elle l'a déjà fait. Elle se braque.

ÉTIENNE

On insistera, Claire. On lui expliquera l'importance. On sera là avec elle.

JEANNE (un rire amer, qui ne ressemble plus tout à fait au sien)

Des pansements sur des trous noirs. Non, ma puce. Ma pièce, elle est déjà écrite. Elle est là. (Elle touche sa tête, puis son cœur.) Et elle ne se joue qu'une fois. Le destin est un metteur en scène impitoyable.

Elle se lève, prend un livre au hasard, l'ouvre à l'envers, puis le referme avec un soupir. Elle semble perdue, tournant en rond.

JEANNE

Où... où sont mes répliques ? Elles sont parties. Elles ont pris le large. Sans moi. Je ne les retrouverai plus.

Claire s'approche d'elle, la prend dans ses bras. Jeanne se blottit contre elle, un instant de réconfort mêlé à la confusion. Claire la serre fort, le visage enfoui dans ses cheveux.

CLAIRE

Je suis là, maman. Je suis là.

Noir

Scène 3

Le bureau de MARIN est plus chaotique que jamais : des papiers froissés jonchent le sol, des esquisses de décors sont punaisées de travers, un ordinateur portable est ouvert. Il est en train d'écrire, puis efface, raye avec fureur, frustré. Il se lève, tourne en rond.

MARIN (Prenant une feuille froissée, il la jette avec rage contre le mur. Puis, il tapote furieusement sur son ordinateur, visiblement exaspéré)

Je n'y arrive plus ! Je ne sais plus ce que je dois écrire ! Vos improvisations, vos oublis... ils déjouent tout ! Ils donnent une autre dimension. Une dimension que je ne comprends pas ! C'est le chaos ! C'est illogique ! Comment peut-on écrire sur le vide ?

JEANNE entre doucement, sans faire de bruit. Elle l'observe un instant, le regard à la fois lucide et lointain. Elle s'approche, pose une main sur son épaule, son contact est apaisant, inattendu.

JEANNE (tendre et calme qui contraste avec l'agitation de Marin)

Tu te perds ? Ou tu me trouves ? Le chemin de la création est souvent un labyrinthe, mon jeune ami.

(Elle s'approche, pose une main sur son épaule, son contact est apaisant)

Écris ce que tu vois. Pas ce que tu attends. Écris les trous. Les silences. Les moments où l'esprit vacille et où l'âme parle sans filtre. Ce que tu écris, c'est une carte. Mais l'âme, elle, a ses propres chemins. Des chemins invisibles. Et souvent imprévisibles.

MARIN (la regarde, puis les feuilles froissées sur le sol. Une révélation le frappe)

C'était... c'était plus juste que tout ce que j'ai écrit. Comme si l'âme se montrait sans filtre. Mais comment intégrer ça ? Comment faire de la confusion une œuvre ? C'est de l'anti-théâtre ! C'est la destruction de la forme !

JEANNE (une lueur de malice dans les yeux)

Comme on joue avec l'ombre. Elle n'existe que par la lumière. Mes oublis ne sont pas des échecs, Marin. Ce sont des fenêtres. Des portes qui s'ouvrent sur des paysages imprévus. Les paysages de ce qui se perd. L'art n'est pas fait pour rassurer, Marin. Il est fait pour déranger. Pour révéler. Tu as peur du vide ? C'est le vide qui me fait parler. C'est le vide qui me donne ma dernière scène. Une scène sans texte, peut-être.

MARIN (s'assied, un peu accablé, mais son regard s'illumine progressivement d'une compréhension nouvelle)

Alors je dois écrire la perte ? Le déclin ? La déliquescence ? La disparition ?

JEANNE

Tu dois écrire la beauté de la fragilité. La force de l'instant. L'urgence de dire. Avant que tout ne s'efface. C'est la dignité de choisir de dire adieu, même en perdant ses mots. De laisser une trace indélébile. C'est écrire la vie qui s'échappe, mais qui, en s'échappant, révèle son essence. Sa vérité brute.

Un silence s'installe. Marin la regarde avec une nouvelle admiration. Il prend une nouvelle feuille, plus déterminé.

MARIN

D'accord, Jeanne. Je crois que j'ai compris. Je vais écrire la fragilité. Le courage de s'effacer.

Il commence à écrire fiévreusement. Jeanne le regarde, un sourire apaisé sur les lèvres. Elle se lève lentement, prend une tasse à moitié vide sur une table, la porte à ses lèvres, puis la repose sans boire, l'air perplexe. Elle regarde Marin une dernière fois, comme si elle le voyait vraiment pour la première fois. Elle sort u bureau, laissant Marin seul, concentré sur son écriture.

Noir

Scène 4

Le salon de Jeanne quelques semaines plus tard. Le salon est encore plus en désordre. Des objets familiers sont posés à des endroits étranges : un livre dans la théière, une chaussette sur le cadre d'une photo. JEANNE est là, errante, elle semble chercher quelque chose sans savoir quoi. Elle ouvre les tiroirs, les referme, le geste est désordonné. LOUIS l'observe. Il tente de la guider doucement, sans la brusquer.

LOUIS

Jeanne, tu cherches quelque chose ? Je peux t'aider.

JEANNE

Je... je ne sais plus. Il me manque un mot. Un nom. Une histoire. Tout se mélange.

(Elle s'arrête devant une étagère, touche un livre, puis le pose sans l'ouvrir, le regard perdu)

J'ai l'impression de vivre dans une pièce où les décors changent sans arrêt. Et je ne retrouve plus ma loge. Ni ma place.

LOUIS

Ta loge est toujours là, Jeanne. Dans nos souvenirs. Dans nos cœurs.

JEANNE

Non. Elle s'éloigne. Comme un navire qui prend le large. Et je suis sur la grève, à regarder partir les voiles. Et je ne sais plus où est le port.

Elle s'assied lourdement, le regard perdu dans le vide, les mains tremblantes. Louis s'agenouille devant elle, prend ses mains.

LOUIS

Jeanne, je suis là. Je ne te laisserai pas partir seule. Je te tiendrai la main.

JEANNE (le regarde, un instant de clarté éphémère, le visage doux)
Louis... Tu es mon ancre. Mais la mer est agitée. Et la tempête arrive.

CLAIRE entre, l'air de plus en plus épuisé, les cernes creusées. Elle tient la main d'ÉTIENNE, qui semble tout aussi abattu.

CLAIRE

Maman... Nous avons eu une réunion avec les représentants de la mairie. Pour la pièce. C'était... difficile.

JEANNE (se tourne vers eux, sa voix est claire, forte, celle d'une comédienne)

La pièce ? Oui. Mon dernier rôle. Ne me retirez pas ma scène. Je suis encore debout. Je suis encore là !

ÉTIENNE

Ils sont un peu... réticents. Avec les coupes budgétaires... et ton état. Ils ont peur. Peur de l'inconnu.

JEANNE (son regard se durcit, une dignité retrouvée, sa voix porte comme sur scène)

Peur de quoi ? Peur de la vérité ? Le théâtre n'est pas fait pour rassurer, Étienne. Il est fait pour déranger. Pour montrer ce que l'on ne veut pas voir. La laideur, la beauté, la fragilité.

(Elle s'approche d'eux, sa voix de scène est celle d'une reine)

Je suis Jeanne Marceau. J'ai foulé ces planches pendant cinquante ans. J'ai donné mon âme, mon corps, ma voix. Et aujourd'hui, je vous offre ce qu'il me reste. Ma fragilité. Ma perte. Mon absence. C'est mon dernier acte. Un acte de résistance. Une dernière bataille.

(Elle pose une main sur sa poitrine)

C'est mon cœur qui parle, même si ma tête oublie. Qui osera me priver de cette ultime réplique ? Qui osera éteindre ma lumière ?

Un silence. Claire et Étienne sont émus par cette fulgurance, ils la regardent avec admiration et tristesse. Louis hoche la tête, fier.

CLAIRE

Ils... ils ont dit qu'ils allaient y réfléchir. Ils ont été... surpris.

JEANNE

Qu'ils réfléchissent. Le temps ne réfléchit pas, lui. Il avance. Et je compte bien le suivre, à ma façon. Jusqu'au bout de ma pièce.

Elle se tourne, visiblement agitée, et commence à déplacer des objets sans but. Elle prend une théière et tente de la ranger dans un panier à linge. Claire et Étienne échangent un regard inquiet. Louis s'approche d'elle, la guide doucement.

LOUIS

Jeanne, c'est la théière. Elle va sur la table. Pour le thé.

JEANNE (le regarde, l'air perdu, puis un léger sourire)

Ah. Oui. La théière. Mais qu'est-ce qu'elle faisait là ? Elle a le goût du voyage, elle aussi.

Noir

Acte III

Scène 1

Les coulisses du théâtre, l'agitation est palpable. Le désordre du salon de Jeanne commence à être suggéré par des éléments de décor légèrement déstructurés ou déplacés, reflétant un désordre mental. ÉTIENNE, CLAIRE, MARIN sont là, tendus. Un fauteuil est au centre, pour Jeanne, comme un trône abandonné. La lumière est fonctionnelle, crue. Marin vient de terminer une partie de son monologue.

MARIN

... et c'est pour ça que cette lecture n'est pas une simple performance. C'est un acte de courage. Une dernière lumière avant la nuit. Son dernier acte de présence.

Jeanne pousse un soupir lourd. Elle ouvre les yeux, un éclair de panique fugace dans son regard. Elle se lève brusquement, titube un peu, elle se cogne à un élément de décor sans le voir, un portemanteau qui vacille. Le déséquilibre est visible. Elle regarde autour d'elle, le regard hagard, la voix tremblante, presque inaudible.

JEANNE

Où suis-je ? Le bruit... ces lumières... On répète Hamlet ? Non... (Elle serre ses mains) C'est... c'est le grand soir ? Déjà ? Mais...

mon texte ! Où est mon texte ? J'ai tout oublié ! Tout ! Je... je ne peux pas faire ça. Je ne me souviens même plus de mon nom ! Qui suis-je ?

SUZANNE (se précipite vers elle. Sa voix se veut rassurante)

Calme-toi, Jeanne. C'est un trac de comédienne, rien de plus ! Ton nom est Jeanne. Jeanne Marceau. Et ton texte, il est là, dans ton cœur. Et dans ce carnet. (Elle lui tend le carnet rouge. Jeanne le prend, mais semble le tenir à l'envers un instant. Elle le serre contre elle, comme un bouclier)

JEANNE (la voix rauque, presque un murmure de désespoir)

Mon nom... Marceau... Oui. C'est ça. Mais ce carnet... ce n'est pas mon vrai texte. Mon vrai texte... il s'est enfui. Avec mes souvenirs. Avec mes mots.

(Un léger rire amer, presque un sanglot)

Ce n'est pas une pièce que je vais jouer, c'est un testament de l'oubli. Et j'ai peur. Peur de ne pas avoir le choix de le signer dignement. J'ai l'impression que le sol est en train de se dérober sous mes pieds. À chaque pas.

Elle se frotte le front, visiblement perdue, puis essaie de lier ses lacets qui ne sont pas défaits, un geste absurde, répétitif. LÉO entre, le jeune médecin. Il s'approche doucement de Jeanne.

LÉO

Madame Marceau, tout va bien se passer. Nous sommes là avec vous. Nous veillons sur vous.

JEANNE (le regarde, l'air perdu, les yeux vagues)

Qui êtes-vous ? Un nouvel acteur ? On vous a donné un rôle ? Je ne me souviens pas de vous.

LÉO

Je suis le docteur. Je suis Léo... Je suis là pour veiller sur vous.
Pour vous accompagner.

JEANNE

Veiller sur moi ? Suis-je si dangereuse ? Ou si fragile ? Je ne sais plus. (Elle essaie de se lever brusquement, perd l'équilibre. Léo la retient doucement. Étienne s'approche)

ÉTIENNE

Jeanne, c'est moi. Étienne. Ton vieux complice. Le régisseur. Tu vas y arriver. On est tous là. Pour toi.

JEANNE (son regard se pose sur Étienne, une lueur de reconnaissance, elle lui saisit la main)

Étienne... Ah, toi. Tu es toujours là, comme un vieux projecteur qui ne veut pas s'éteindre. Mon dernier phare.

Elle sourit faiblement. Un silence de douleur et d'attente. Les proches retiennent leur souffle. Marin tient le carnet rouge, prêt, le cœur battant.

Noir

Scène 2

Les coulisses du théâtre, plus tard. LÉO est avec CLAIRE. Ils sont en retrait, observant Jeanne qui est assise sur scène, le regard perdu, un peu prostrée. Louis est à ses côtés, lui tenant la main, son visage est grave. Le silence est lourd.

LÉO

Son état se dégrade rapidement. Elle a de plus en plus de difficultés à se repérer dans le temps et l'espace. Les moments de lucidité sont de plus en plus rares. Chaque heure compte.

CLAIRE

Je le vois. Chaque jour, un peu plus. C'est... c'est insoutenable. Mais elle veut faire cette lecture. Elle y tient tant. C'est son dernier vœu. Son dernier acte de vie.

LÉO

Je comprends. Mais il faut être vigilant. Une scène peut être éprouvante. Le risque est là.

CLAIRE

Elle a toujours puisé sa force sur scène. C'est son oxygène. Son refuge.

LOUIS (doucement, sans lâcher la main de Jeanne)

C'est la Jeanne que vous avez aimée, Claire. Celle qui ne recule jamais. Celle qui trouve la force même dans la faiblesse.

CLAIRE (la voix brisée)

Je sais. Mais je ne veux pas la voir souffrir davantage. Pas devant tout le monde.

Marin s'approche, il a l'air tendu, son carnet à la main.

MARIN

J'ai presque fini le texte. J'ai incorporé ce qu'elle m'a dit. Les silences. Les trous. La beauté de la fragilité. Tout est là.

HUGO (l'assistant de Marin, arrive, une feuille à la main, le pas rapide)

Les représentants de la mairie sont là. Madame Suzanne est avec eux. Ils attendent.

SUZANNE (entre, avec deux hommes en costume, l'air sérieux, officiels, le visage fermé)

Bonsoir. Nous sommes là pour discuter de la faisabilité de cette... performance. Nous avons des doutes quant à la capacité de Madame Marceau à... maintenir la cohésion. Le risque de... d'incident est trop élevé.

CLAIRE

Elle a ses moments de lucidité. Et elle est très déterminée. C'est vital pour elle.

SUZANNE

Nous ne voulons pas d'un spectacle... gênant. Qui nuirait à l'image du théâtre, ou pire, à celle de Madame Marceau. Il y a une réputation en jeu.

Jeanne, qui semblait absente, lève la tête et les regarde. Sa voix, claire et forte, surprend tout le monde par sa résonance.

JEANNE

Gênante ? La vérité est toujours gênante pour ceux qui préfèrent le mensonge, Madame. Mon spectacle, ce n'est pas une mascarade. C'est la vie. La vie qui se bat. La vie qui oublie. Mais qui se souvient de l'essentiel. Et l'essentiel, c'est de choisir sa sortie. Avec dignité. C'est ça que vous ne voulez pas voir ? Le courage de la fragilité ?

Les représentants sont visiblement décontenancés par cette fulgurance. Louis sourit faiblement, un mouvement de fierté. Claire et Étienne retiennent leur souffle.

JEANNE

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser. J'ai une scène à jouer. Ma dernière. Et elle sera jouée.

Elle se lève avec un peu de difficulté, mais avec une détermination inébranlable, son regard est perçant. Louis la soutient discrètement, son bras sous le sien.

Elle jette un regard perçant sur les représentants, puis se tourne vers Étienne.

JEANNE

Étienne, tu te souviens de ma première scène ? Je tremblais comme une feuille. Mais j'y suis allée. Toujours. Et aujourd'hui, je tremble encore, mais je ne reculerai pas.

ÉTIENNE

Oui, Jeanne. Toujours. Et tu y arriveras encore.

Noir

Scène 3

Les coulisses du théâtre, quelques minutes avant l'entrée en scène. Jeanne est assise, son regard est vide par moments, son corps agité par des tremblements subtils. Claire est en train de l'habiller avec tendresse. Le décor, sur scène, est dépouillé. les éléments de décor du salon empilés dans des coins, comme un esprit qui se vide de ses souvenirs.

CLAIRE (doucement, à Jeanne)

Tu es prête, Jeanne ? Les cheveux, la robe... tout est parfait. Tu es magnifique. Comme toujours.

JEANNE (ne répond pas, elle est fixée sur un point invisible, les yeux vagues. Elle murmure des bribes de phrases, incohérentes)

... le lion... dans la cage... il danse... il oublie la savane... mais le rugissement... il reste... il appelle...

(Elle secoue la tête, les yeux clairs un instant, paniquée)

Claire ? Qu'est-ce que je fais là ? Je... j'ai oublié. Où est la scène ? C'est par où ? Je ne trouve plus la sortie !

CLAIRE (serre sa main, un regard de douleur, la ramenant doucement vers elle, sa voix se veut rassurante)

Tu es là pour ta lecture, Jeanne. Pour ton public. Pour toi. Tu vas lire tes mots. La scène est juste là, derrière ce rideau. On est avec toi.

SUZANNE (vers Marin, à voix basse, l'urgence dans la voix)

Elle vacille. Il faut qu'elle monte sur scène maintenant. Avant qu'elle ne perde tout. Absolument tout.

Louis arrive, il voit la scène, son visage se crispe de douleur. Il s'approche de Jeanne.

LOUIS

Jeanne. C'est le moment. Tu es prête. Tu as toujours été prête. Pour le dernier acte.

JEANNE (son regard le fixe, un instant de clarté éphémère, elle lui prend la main)

Louis. Le rôle de ma vie. Sans texte. Juste la mémoire de ce qui fut. Et de ce qui ne sera plus. La mémoire des silences.

Étienne donne le signal, son bras est levé. Les portes de la scène s'ouvrent, révélant une lumière douce et invitante. Marin est là, prêt

à la soutenir. Louis la prend par la main. Claire lui sourit. La musique, douce et mélancolique, commence à s'élever.

JEANNE (un murmure, presque inaudible, avant de faire le premier pas, les yeux rivés sur la lumière)

Le silence... il me parle.

Elle fait un pas, soutenue par Louis et Marin. Elle trébuche légèrement sur le seuil. Louis la retient discrètement. Jeanne lève le regard vers le vide de la scène, un sourire lointain sur les lèvres. Elle s'avance...

Noir

Acte IV

Scène 1

LA SCÈNE DU THÉÂTRE : Un seul fauteuil est au centre de la scène, éclairé par un spot doux, presque onirique. La scène est dépouillée, immense, presque vide, pour souligner la solitude de Jeanne face à son combat ultime. Le carnet rouge est posé sur une petite table à côté du fauteuil. Jeanne est assise, ses épaules sont courbées. Louis et Marin sont en retrait, en coulisses, visibles pour elle. Claire et Étienne sont dans les premiers rangs, les visages tendus, retenant leur souffle. Jeanne prend le carnet rouge. Elle le serre contre elle, puis l'ouvre. Elle marque une longue pause, un soupir profond, comme si elle cherchait les mots, le courage, la force d'affronter l'abîme. Elle lève les yeux vers le public, son regard balaie la salle, cherchant une présence familière.

JEANNE (sa voix est faible au début, presque inaudible, puis elle trouve une force inattendue. Elle ne lit pas vraiment, elle semble

chercher les mots, les retrouver, les inventer parfois, dans une danse déchirante entre la mémoire et l'oubli. Ses yeux balayent le public)

Je suis là. J'ai toujours été là. Même quand le mot... (elle fronce les sourcils, cherche, puis un léger rire lui échappe, teinté d'une amère lucidité, presque une auto-dérision) ...quand le mot s'est fait la malle. Dans les recoins de ma tête. Il y a des ombres qui dansent. Des visages qui s'effacent. Mais le cœur... le cœur, lui, il se souvient. Il se souvient du trac. De la lumière. De cette odeur de poussière et d'espoir. (Elle tend la main vers le public, comme pour saisir quelque chose) Le temps se tord, s'étire... et parfois, il se brise. En mille fragments.

Elle marque une pause, son regard balaie le public, s'arrêtant un instant sur le visage anxieux d'Étienne, puis sur la tendresse de Claire. Elle sourit, un sourire triste, rempli de reconnaissance. Sa main qui effleure son front, comme pour retenir un souvenir fuyant.

JEANNE

J'ai joué des rôles. Des reines. Des amantes. Des folles. Des héroïnes. J'ai crié la colère. J'ai murmuré l'amour. J'ai pleuré la vie. J'ai donné mon âme. Et aujourd'hui... aujourd'hui, je joue mon dernier rôle. Celui de Jeanne. Celle qui se souvient. Et celle qui oublie. (Son regard se perd un instant, elle semble ailleurs) Il y a un papillon, là. Un bleu. Magnifique.

Un instant d'absence. Son regard se voile. Elle marmonne des mots incompréhensibles, des phrases se mélangent. Elle se frotte le front avec force, comme pour "chasser" la confusion, en vain. Claire se lève pour intervenir. Étienne lui la rattrape par le bras. Louis fait un signe discret à Hugo de rester immobile.

Jeanne frissonne. Une lueur de panique traverse son visage. Elle secoue la tête, les yeux fermés, son corps est parcouru de spasmes. Puis, elle ouvre les yeux, un éclair de lucidité. Sa voix est un cri.

JEANNE (d'une voix plus forte. Sa voix craque par moments)

Je ne suis pas née pour durer, mais pour vibrer ! Cette phrase... (elle tape sur le carnet, une grimace de douleur traverse son visage. Elle cherche une page dans le carnet et a du mal à la trouver. Ses doigts tremblent, elle le lâche) ...je l'ai dite. Il y a si longtemps. À Lyon. Dans "L'instant fragile". Ou était-ce... (elle hésite, le regard perdu, la confusion la submerge à nouveau, elle se tourne légèrement vers les coulisses, comme si elle cherchait de l'aide, sa voix se fait plus faible) ...Dans "Le Théâtre des Illusions" ? Non... Je ne sais plus.

(Elle secoue la tête, agacée par son propre oubli, la main sur le front, une profonde détresse. Elle essaie de se lever, puis s'affaisse lourdement, un mouvement brusque et involontaire, elle perd ses repères)

Mais où sont les mots ? Ils s'échappent ! Ils s'échappent !

(Elle lâche le carnet qui tombe à ses pieds. Sa voix est un râle)

Je ne peux pas. Je ne peux pas. Je suis vide.

Un silence pesant s'installe. Claire retient un sanglot, la main sur sa bouche. Étienne ferme les yeux. Louis s'avance légèrement, son visage tordu par la douleur. Marin, bouleversé, reste figé, incapable de bouger. La lumière vacille.

JEANNE (d'une voix qui s'apaise soudain, un calme troublant, comme si elle avait enfin trouvé la paix, un murmure serein)

Les mots s'envolent, mais le chant reste. La mélodie de ma vie. Elle est là. En vous. En nous.

Elle regarde les lumières du théâtre, comme si elles étaient ses anciens partenaires de scène. Elle fredonne un air ancien, un chant oublié, les yeux fermés, un léger sourire sur les lèvres. Puis, elle rouvre les yeux, un léger sourire. Elle murmure un nom, à peine audible.

JEANNE

Louis... mon... mon cher...

Jeanne esquisse un dernier léger sourire, un mélange de paix et de tristesse. Elle lève la main, avec une lenteur solennelle, comme pour toucher un dernier rideau, son bras se lève vers la lumière, un geste d'adieu. Elle ferme les yeux. La lumière se fait plus douce, presque éthérée autour d'elle, l'enveloppant dans un halo. Elle reste immobile, figée dans la lumière.

Puis un faisceau de lumière intense vient se poser sur le visage de Jeanne. La musique s'élève doucement, un air mélancolique, un chant d'adieu, puis s'interrompt brusquement. Jeanne s'affaisse doucement sur le fauteuil, comme si toutes ses forces l'avaient quittée, un mouvement lent et gracieux, une libération.

Un silence assourdissant se fait dans la salle. Ce silence est une dernière réplique. Un silence qui dit tout. Le temps est suspendu. On entend un battement de cœur qui ralentit jusqu'au silence total.

NOIR

ANNEXES

Fiche Personnages

Personnages principaux :

JEANNE : Comédienne, 70 ans. Autrefois brillante et reconnue, elle est désormais atteinte d'une maladie neurodégénérative qui affecte profondément sa mémoire. Elle alterne entre des moments de lucidité fulgurante et des périodes de confusion, luttant pour retrouver ses mots et ses souvenirs, tout en cherchant à préserver sa dignité et son essence d'artiste.

CLAIRE : Fille de Jeanne, 45 ans. Dévouée et aimante, elle porte le poids émotionnel de la maladie de sa mère. Elle est épuisée par l'aide quotidienne qu'elle lui apporte, mais reste un pilier essentiel, cherchant constamment le meilleur soutien pour Jeanne et veillant sur elle avec une tendresse infinie.

ÉTIENNE : Régisseur de théâtre, 75 ans. Vieil ami et complice de Jeanne depuis des décennies, il est un témoin privilégié de sa grandeur passée et de sa fragilité présente. Il la soutient avec bienveillance et une profonde affection, partageant sa nostalgie pour leur passé commun sur scène.

MARIN : Jeune auteur, 30 ans. Passionné et idéaliste, il est chargé d'écrire une pièce sur la vie de Jeanne. Il est confronté aux défis d'une écriture qui doit embrasser la confusion et les silences, apprenant à voir au-delà des mots pour capturer l'essence de l'expérience de Jeanne.

LOUIS : Ancien partenaire de scène de Jeanne, 72 ans. Il réapparaît dans la vie de Jeanne après de nombreuses années, portant le poids d'un passé commun et d'émotions non exprimées. Sa présence évoque les grands moments de leur carrière partagée et la profondeur de leur connexion artistique et personnelle.

Personnages secondaires :

HUGO : Assistant de Marin, 25 ans. Jeune, discret et observateur, il soutient Marin dans son processus créatif et assiste aux moments clés de la vie de Jeanne.

SUZANNE : Attachée de presse de la mairie, 40 ans. Représentante du monde extérieur et des contraintes pragmatiques, elle est initialement préoccupée par l'image et la "faisabilité" du projet de pièce, mais elle est confrontée à la force et à la dignité de Jeanne.

LÉO : Jeune médecin, 30 ans. Il apporte un regard clinique et compatissant sur l'état de Jeanne, veillant sur son bien-être et offrant son expertise à la famille.

LA VOIX DE JEANNE JEUNE (enregistrée) : Une présence sonore qui incarne le passé glorieux et la jeunesse de Jeanne, créant un dialogue poignant avec son état présent et soulignant la tragédie de l'oubli.

Analyse Littéraire

La pièce "Les Silences de Jeanne" s'impose comme une œuvre théâtrale contemporaine d'une rare sensibilité, explorant la thématique universelle et intemporelle de la mémoire et de sa perte à travers le prisme singulier de la vie d'une comédienne. Au-delà du récit linéaire d'une maladie neurodégénérative, la pièce déploie une réflexion profonde sur l'identité, l'art, le langage et la dignité humaine.

I. Thématiques principales :

La Mémoire et l'Oubli comme Matériau Dramaturgique :

Au cœur de la pièce, l'effritement progressif de la mémoire de Jeanne n'est pas seulement un symptôme de sa maladie, mais devient le moteur et la matière même du drame. L'oubli est personnifié, presque actantiel, comme une "rongeuse" ou une "passoire" qui dévore l'être. La pièce met en lumière la mémoire autobiographique (souvenirs personnels, passé de comédienne) et la mémoire sémantique (le vocabulaire, les noms, les répliques). La tragédie réside dans cette perte d'accès au "texte de sa vie", et la quête des mots perdus devient une quête existentielle.

L'Identité et le Moi Fragmenté :

Jeanne, dont l'identité a été forgée par ses rôles et le verbe théâtral, se voit confrontée à un moi qui se dérobe. La question "Qui suis-je ?" résonne avec acuité lorsque son propre reflet lui est étranger. La pièce interroge la nature de l'identité lorsque la continuité narrative du "je" est rompue. Est-ce le passé qui nous définit ? Ou la capacité à interagir avec le présent, même dans la confusion ? L'essence de Jeanne, son "âme sœur de scène", sa capacité à "lire dans les silences" de Louis, suggère une identité qui transcende le simple rappel factuel, ancrée dans l'émotion et les liens profonds.

Le Théâtre comme Métaphore de la Vie et de la Perte :

La vie de Jeanne est intrinsèquement liée au théâtre, faisant de la scène une métaphore centrale. La pièce se joue entre la scène (lieu de l'art, de la mémoire incarnée) et le salon de Jeanne (lieu du quotidien, du désordre de l'oubli). Les répliques ("la vie est une pièce dont on n'écrit pas la fin"), les coulisses, les projecteurs, le

public, le trac deviennent des outils pour appréhender sa condition. Sa "dernière scène" n'est plus une performance scénarisée, mais l'acte de sa propre déliquescence, transformé en un acte de dignité et de résilience artistique.

La Dignité face à la Vulnérabilité :

Malgré la progression de la maladie, Jeanne refuse d'être réduite à sa pathologie. Elle lutte pour choisir sa "sortie", pour signer son "testament de l'oubli" avec dignité. Ses moments de fulgurance, ses éclairs de lucidité, sont des actes de résistance contre la "déchéance". La pièce insiste sur la valeur de l'être humain au-delà de ses capacités cognitives, et sur le courage de "dire adieu, même en perdant ses mots".

Les Relations Humaines et le Deuil Blanc :

La pièce dépeint avec justesse l'impact de la maladie sur l'entourage. Claire incarne l'épuisement et le "deuil blanc", cette perte progressive d'un être cher encore physiquement présent. Étienne et Louis représentent la fidélité, la nostalgie et la tentative de maintenir le lien à travers les souvenirs partagés. Leurs souffrances silencieuses renforcent la dimension tragique.

II. Structure et Dramaturgie :

Une Structure en Actes et Scènes, mais une Narration Fragmentée :

Bien que la pièce suive une division classique en quatre actes et scènes, la narration n'est pas linéaire. Elle imite la structure de la mémoire défaillante de Jeanne : les répétitions de phrases ("On va trouver les mots de la fin"), les questions récurrentes ("C'est le même qu'hier ?"), les personnages qui se présentent à nouveau, les objets déplacés sans logique. Cette fragmentation invite le spectateur à une expérience empathique de la confusion.

L'Usage des Silences et des Non-dits :

Comme l'indique le titre, les silences sont des éléments dramaturgiques à part entière. Ils sont porteurs de sens : l'absence de mots, la perplexité, la douleur de l'oubli, la résignation. Ils contrastent avec les monologues de Jeanne, qui sont des tentatives de réappropriation de sa narration intérieure. La pièce use du contraste entre la parole éclatée de Jeanne et les tentatives d'ordre de son entourage.

La Métathéâtralité :

L'aspect le plus frappant est la mise en abyme du théâtre lui-même. Jeanne est une comédienne qui joue sa propre vie. Marin, l'auteur, est amené à intégrer la confusion et les "trous" dans son texte, transformant l'anti-théâtre en une nouvelle forme d'art. La pièce interroge les limites de la représentation et la capacité du théâtre à transcender la réalité brute pour en extraire la poésie et le sens. La "Voix de Jeanne jeune" enregistrée crée un dialogue avec le passé, un fantôme sonore qui hante le présent.

Symbolisme des Objets et du Décor :

Le salon de Jeanne, dont le désordre s'accroît au fil de la pièce, devient un miroir de son état mental. Les piles de livres, les carnets, les objets familiers déplacés ("une chaussette sur le cadre d'une photo") symbolisent la perte de repères et la désorganisation cognitive. Le carnet rouge, dans lequel Jeanne cherche des mots ou des répliques, devient à la fois un refuge, un piège et un symbole de son ultime tentative de maîtriser sa propre histoire. La scène dépouillée de l'acte IV souligne la solitude de Jeanne face à l'abîme et l'universalité de sa condition.

Les Montées et Descentes Émotionnelles :

La pièce est rythmée par des moments de grande intensité émotionnelle (les éclairs de lucidité de Jeanne, les effusions de Claire et Louis) et des passages plus apaisés, voire absents, où Jeanne est "perdue dans ses pensées". Cette fluctuation maintient la tension dramatique et évite la monotonie d'un récit purement clinique.

III. Portée et Réception :

"Les Silences de Jeanne" ne se contente pas de dépeindre une réalité difficile ; elle la sublime par le langage et la performance. Elle pousse le spectateur à s'interroger sur sa propre relation à la mémoire, à la vieillesse et à la perte. La pièce offre une perspective à la fois déchirante et empreinte d'une profonde humanité sur la maladie, évitant le pathos gratuit pour privilégier la dignité et la force intrinsèque du personnage.

En fin de compte, "Les Silences de Jeanne" est un hommage puissant à la résilience de l'esprit humain, même face à son propre effacement. Elle rappelle que la vie est une performance continue,

où chaque silence, chaque hésitation, peut devenir une réplique chargée de sens, et où la véritable œuvre d'art réside peut-être dans l'acte même de continuer à exister, à aimer et à lutter, jusqu'à la dernière "scène". Le "coup de canon" final, marquant à la fois la fin d'un acte et la fin d'une vie, est une ponctuation théâtrale magistrale qui grave dans la mémoire du public le courage et la beauté de Jeanne.

Dossier Pédagogique

Ce dossier pédagogique est conçu pour éclairer les multiples facettes de la pièce "Les Silences de Jeanne", offrant des clés de lecture et de compréhension approfondies, rédigées avec un niveau de langage universitaire pour un public désireux d'une analyse rigoureuse.

I. Présentation de l'Œuvre : Une Plongée dans la Fragilité de la Mémoire

"Les Silences de Jeanne" est une œuvre dramatique contemporaine qui aborde avec une sensibilité et une profondeur remarquables la thématique de la perte de mémoire, en la personne de Jeanne, une ancienne comédienne de renom. La pièce ne se contente pas d'illustrer les symptômes d'une maladie neurodégénérative ; elle en explore les répercussions existentielles, identitaires et relationnelles, transformant la condition médicale en un puissant matériau théâtral.

Au fil des actes, le spectateur est invité à partager l'expérience subjective de Jeanne, dont le monde intérieur se fragmente. L'écriture dramaturgique, fragmentée et non linéaire par moments, cherche à mimétiser ce désordre cognitif, offrant ainsi une immersion empathique. La pièce met en lumière la dignité du personnage face à l'inéluctable, sa résilience et sa capacité à trouver, même dans l'oubli, de nouvelles formes d'expression et de vérité. Elle questionne ce qui demeure de l'individu lorsque ses repères mémoriels s'estompent.

II. Thématiques Centrales : Au Croisement du Personnel et de l'Universel

La Mémoire comme Fondement de l'Identité

La pièce pose avec acuité la question de savoir comment la mémoire structure notre identité. Pour Jeanne, dont la vie a été définie par les textes et la performance, la perte des mots et des souvenirs équivaut à un effritement de son propre être. La quête constante des noms, des événements ou des répliques perdues ("Ce livre... c'est le même qu'hier ?") n'est pas qu'un symptôme ; c'est une lutte pour la continuité du moi. L'œuvre suggère que si la mémoire factuelle peut s'altérer, une essence de l'identité peut persister à travers les liens émotionnels et les marques profondes laissées par le passé, comme l'amour de Louis ou la fidélité d'Étienne.

Le Théâtre comme Métaphore Existentielle

La vie de Jeanne, indissociable de son art, fait du théâtre une métaphore omniprésente et polymorphe. La scène devient un espace de révélation de sa condition ("C'est comme être une actrice sans rôle, sur une scène vide"). Les concepts théâtraux – la réplique, le trac, le public, le rideau, l'acte – sont utilisés pour signifier les étapes de sa vie et de sa maladie. La métathéâtralité culmine lorsque Marin est amené à écrire la pièce en intégrant les "trous" et les "silences" de Jeanne, transformant la confusion en une nouvelle forme d'expression artistique. Le "dernier acte" de Jeanne sur scène devient un acte de pure présence et de vulnérabilité assumée.

La Fragilité Humaine et la Dignité Face à la Perte

"Les Silences de Jeanne" met en exergue la vulnérabilité intrinsèque à la condition humaine, exacerbée par la maladie. Cependant, Jeanne refuse d'être victimisée. Ses moments de lucidité sont marqués par une fierté et une dignité inébranlables ("Je suis Jeanne Marceau. J'ai foulé ces planches pendant cinquante ans."). La pièce explore le courage de l'individu face à son propre déclin, soulignant la force de choisir sa "sortie" avec intégrité, même lorsque le contrôle échappe. C'est une réflexion sur l'acceptation et la sublimation de la perte.

L'Impact sur l'Entourage : Le Deuil Blanc

L'œuvre dépeint avec finesse les dynamiques relationnelles complexes au sein de la famille et de l'entourage de Jeanne. Claire, sa fille, représente la charge émotionnelle et physique du "deuil blanc" – cette perte progressive d'une personne encore présente. Les interactions avec Étienne et Louis révèlent la douleur de voir un être cher s'effacer, mais aussi la force des liens d'amitié et d'amour qui persistent au-delà des lacunes mémorielles. Leurs réactions (épuisement, tristesse, soutien inconditionnel) sont des miroirs de l'impuissance et de l'attachement.

III. Stratégies Dramaturgiques et Mises en Scène Potentielles

Une Écriture de la Fragmentation et du Chaos Apprivoisé

L'auteur utilise une écriture qui reflète le thème de la mémoire défaillante. La narration n'est pas linéaire ; elle est ponctuée de répétitions, de divagations, de retours en arrière et d'ellipses. Les dialogues de Jeanne oscillent entre la clarté et la confusion, créant un sentiment d'incertitude pour le spectateur. Le défi pour l'interprétation réside dans la capacité à rendre ces "trous" non pas comme des erreurs, mais comme des éléments signifiants du drame.

Le Rôle du Son et du Silence

Le titre même de la pièce souligne l'importance des silences. Ces derniers ne sont pas de simples pauses, mais des moments de suspension, de perplexité, de recherche ou d'absence. L'utilisation de la Voix de Jeanne Jeune enregistrée crée un contraste puissant avec sa voix actuelle, un dialogue entre les époques et les identités. Cette confrontation sonore souligne la tragédie de la perte tout en offrant des flashes de son passé vibrant.

L'Évolution Scénographique : Du Désordre à l'Essentiel

Le décor du salon de Jeanne, dont le désordre s'accroît au fil des actes, peut être interprété comme une projection physique de son état mental. Les objets familiers déplacés, les piles de livres, symbolisent la désorganisation cognitive. La scène finale, dépouillée et immense, met en lumière la solitude de Jeanne face à l'abîme de l'oubli, mais aussi son universalité. Une mise en scène pourrait accentuer cette évolution spatiale, passant d'un encombrement chaotique à une épuration symbolique.

L'Interprétation du Rôle de Jeanne : Entre Lucidité et Confusion

Le rôle de Jeanne est un défi majeur pour l'actrice. Il exige une capacité à naviguer entre des états de conscience variés : la lucidité fulgurante, l'agacement face à l'oubli, la tendresse, la panique, l'humour noir et la résignation. La performance doit suggérer la profondeur d'une vie riche, même lorsque les mots manquent, et montrer comment l'âme peut continuer à s'exprimer au-delà du langage conventionnel.

La Portée Émotionnelle et Éthique

La pièce interroge l'éthique de la représentation de la maladie et de la vulnérabilité. En évitant la caricature ou le sensationnalisme, elle privilégie une approche empathique. Le public est invité à une profonde réflexion sur le respect de la personne atteinte, la compassion et la nécessité de valoriser la dignité humaine dans toutes ses phases. Le final, à la fois tragique et magnifié par le "coup de canon", grave cette expérience dans la mémoire du spectateur.

IV. Questions pour l'Analyse et la Discussion

Comment la pièce utilise-t-elle les éléments scéniques (le salon, les objets, la lumière) pour refléter l'état mental de Jeanne ?

Analysez la fonction dramatique des "silences" dans la pièce. Comment contribuent-ils au sens et à l'émotion ?

En quoi le personnage de Marin, l'auteur, est-il essentiel à la compréhension de la thématique de la création artistique face à la perte ?

Discutez de la notion de "dignité" telle qu'elle est représentée par Jeanne. Comment parvient-elle à la maintenir malgré sa maladie ?

Quel rôle joue la "Voix de Jeanne Jeune" dans la construction de l'identité du personnage et dans l'impact émotionnel sur le spectateur ?

Comment la pièce invite-t-elle le public à repenser sa propre perception de la mémoire, de l'identité et du vieillissement ?

Considérez la pièce comme un hommage à l'art du théâtre. Comment Jeanne, en tant que comédienne, incarne-t-elle cette ode à la scène ?

Dossier de Mise en Scène

Ce dossier propose des orientations pour une mise en scène de "Les Silences de Jeanne" adaptée aux théâtres disposant de moyens techniques limités, voire nuls. L'objectif est de privilégier la force du jeu, la suggestion et l'imaginaire du spectateur pour servir l'émotion et le propos de la pièce.

I. Intentions Générales de la Mise en Scène

L'absence de moyens techniques sophistiqués ne doit pas être perçue comme une contrainte, mais comme une opportunité créative. La mise en scène s'appuiera sur :

La Primauté de l'Acteur : Le cœur de la pièce réside dans l'interprétation de Jeanne et de son entourage. Le travail sur le corps, la voix, les regards et les silences sera primordial. Chaque geste, chaque hésitation, chaque fulgurance devra être précis et porteur de sens.

La Suggestion et la Poésie : Plutôt que de montrer, nous suggérerons. L'imaginaire du spectateur sera sollicité pour recréer les décors, les temporalités et les émotions les plus subtiles. La poésie inhérente au texte de la pièce sera mise en avant.

L'Économie des Moyens : Chaque élément scénique (objet, lumière, son) sera utilisé de manière significative, jamais gratuite. L'épure forcée deviendra une force, permettant de focaliser l'attention sur l'essentiel : la confrontation de Jeanne avec elle-même et avec le monde.

L'Intimité : La pièce aborde des thèmes très personnels. La mise en scène favorisera une proximité avec les acteurs, même dans un espace large, pour créer une atmosphère d'intimité propice à l'émotion.

II. Décors et Scénographie (Minimaliste)

Le décor sera épuré et symbolique, évoluant par l'ajout ou le retrait d'éléments clés plutôt que par de complexes machineries.

Le Salon de Jeanne :

Un fauteuil confortable (celui de Jeanne) sera l'élément central et fixe. Il symbolise son refuge, sa dignité, mais aussi parfois sa prison.

Une petite table basse : pour la théière, les carnets, le téléphone. Elle peut servir de repère ou de lieu du désordre.

Des piles de livres et quelques carnets éparpillés : suggérés par quelques éléments concrets, mais le désordre pourra être accentué par le jeu des acteurs qui les manipulent ou les déplacent de manière absurde.

Quelques objets symboliques (un cadre photo vide ou à l'envers, un vase) qui peuvent être manipulés par Jeanne pour accentuer sa confusion ou ses rares éclairs de lucidité.

Un magnétophone ancien (authentique si possible, ou un simple objet suggérant sa fonction) : crucial pour la "Voix de Jeanne Jeune".

Les Coulisses du Théâtre :

Peu de changement : quelques éléments fonctionnels de coulisses (un portemanteau, un vieux caisson) peuvent être ajoutés ou déplacés par les acteurs. Le fauteuil de Jeanne peut rester, comme un trône attendant sa reine.

La Scène du Théâtre :

Extrême épure : Le fauteuil de Jeanne est le seul élément. La vastitude et le vide de la scène seront rendus par l'éclairage (si possible) et le positionnement des acteurs.

Matériaux suggérés : Bois brut, tissus simples, objets de récupération pour donner une patine authentique et non surchargée. La "richesse" viendra de leur histoire suggérée, pas de leur valeur.

III. Lumière (Simple mais Efficace)

L'éclairage sera essentiel pour créer les ambiances et souligner les états de Jeanne, même avec des moyens limités (quelques projecteurs basiques, gradateurs si possible).

Lumière naturelle/temporelle :

Jour/Fin d'après-midi (Acte I & II) : Une lumière plus douce et diffuse. Si pas de projecteur, un éclairage de plateau général avec une légère variation peut suffire. L'orientation du fauteuil par rapport à un "soleil" imaginaire peut créer cette impression.

Nuit/Tension (Actes III & IV) : Une lumière plus crue dans les coulisses, pour la tension. Un seul spot pour Jeanne sur scène.

Lumière émotionnelle et symbolique :

Jeanne et son intériorité : Un spot simple peut suivre Jeanne, la laissant parfois dans la pénombre lorsqu'elle est perdue, ou l'éclairant fortement dans ses moments de lucidité.

Le Coup de Canon final : Si possible, un simple flash ou une variation de lumière très rapide et intense pour accompagner le coup de canon final et magnifier l'instant de Jeanne.

Éclairage des "Trous de Mémoire" : Plutôt que le noir total, une légère baisse de lumière ou un changement de couleur subtil (par exemple, un bleu froid) pourrait suggérer l'absence ou la confusion.

Technique : Prioriser les projecteurs PAR ou Fresnel avec des gélaines simples. Le jeu sur l'intensité et la couleur (chaud/froid) avec un minimum de sources sera la clé.

IV. Son et Musique (Suggestions et Ambiance)

Le son et la musique seront des éléments porteurs d'émotion et de sens, souvent suggérés ou issus d'éléments simples.

La Voix de Jeanne Jeune :

Un magnétophone physique en scène est idéal. Le son doit être clair mais avec un léger grain de vieille bande, pour ancrer la nostalgie. Il peut être placé de manière à ce que Jeanne le manipule.

Ambiance sonore :

Le silence sera un élément sonore à part entière, accentuant le trouble de Jeanne ou le poids des non-dits.

Bruits du quotidien : Un coup à la porte, le son d'un téléphone en mode silencieux, le bruit du froissement de papier. Ces sons ancrent la réalité.

Musique : Une musique mélancolique et douce (violoncelle, piano minimaliste) pour les transitions ou les moments clés. Une seule mélodie récurrente pour créer un thème sonore. Elle peut être jouée en direct par un musicien (si possible) ou diffusée discrètement.

V. Direction d'Acteurs : L'Humanité au Cœur du Jeu

La direction d'acteurs sera le pilier de cette mise en scène, cherchant une vérité et une authenticité émotionnelle.

Jeanne : Le rôle est exigeant. L'actrice devra incarner la dignité dans la vulnérabilité, la fulgurance dans la confusion. Le travail sur les micro-expressions, les regards perdus ou soudainement vifs, les gestes répétitifs ou absurdes, et l'oscillation vocale entre la clarté d'une ancienne comédienne et le murmure confus seront primordiaux. L'empathie du public naîtra de cette justesse.

Claire : Son jeu doit exprimer l'épuisement, la tendresse infinie, l'impuissance et la force. Ses silences, ses regards échangés avec Étienne ou Louis, ses gestes protecteurs envers Jeanne seront très parlants.

Louis : Portera la nostalgie, l'amour inavoué et la douleur du temps perdu. Son jeu sera fait de pudeur, de gestes délicats et d'une présence apaisante. Son regard envers Jeanne sera une source d'émotion.

Marin : Son évolution est clé : du jeune auteur nerveux et théorique à celui qui comprend la beauté de la fragilité. Son jeu montrera sa frustration initiale puis son inspiration grandissante.

Les autres personnages : Chacun apportera une touche spécifique (la bienveillance d'Étienne, le pragmatisme de Suzanne, le calme de Léo, la discrétion d'Hugo), et leurs interactions avec Jeanne et les uns les autres contribueront à la richesse de la pièce.

Techniques de jeu : Insister sur l'écoute, les réactions non verbales, le rythme des échanges (parfois rapide et déroutant avec Jeanne, parfois lent et pesant). Le jeu des regards entre les personnages sera particulièrement important.

VI. Rythme et Atmosphère

La pièce alterne entre moments de tension, de tendresse, de confusion et d'éclairs de lucidité.

Alternance : Les scènes rapides, où Jeanne est agitée ou confuse, pourront contraster avec des moments plus lents et contemplatifs, comme lors des écoutes du magnétophone ou des silences chargés d'émotion.

Progression : Le rythme général doit accompagner la dégradation progressive de Jeanne, mais aussi la montée en puissance de l'enjeu de la "dernière scène".

Climat émotionnel : Une atmosphère de mélancolie douce, de tendresse, mais aussi de dignité et de résilience, même face à l'inéluctable.

VII. Conclusion : L'Essentiel, C'est l'Humain

Cette approche de mise en scène pour "Les Silences de Jeanne" met l'accent sur la sobriété et la puissance du jeu d'acteur. En limitant les artifices techniques, le spectacle pourra se concentrer sur l'émotion brute, la beauté du texte et la profondeur des relations humaines. L'essence de Jeanne, sa fragilité et sa force, sera ainsi magnifiée, rappelant que le théâtre le plus impactant est souvent celui qui revient à son origine : un corps, une voix, une histoire, et la rencontre intime avec un public.

Le Petit Bouillon de 11h00

Tragi-comédie humaniste

De ERIC FERNANDEZ LEGER

Préface posthume de jean Anouilh

(On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même)

Il y a des pièces qui naissent comme des mauvaises herbes, entêtantes, entre les pavés des conventions. « Le Petit Bouillon de 11h00 » est de celles-là. Une histoire de morts qui, étrangement, parle si bien de la vie qu'on en oublierait presque l'heure du dernier rendez-vous.

Françoise, cette pharmacienne aux allures de fée Carabosse en blouse grise, ne distribue pas des potions magiques, mais des permissions. La permission de partir quand on en a assez, quand la mémoire s'effiloche, quand le rideau tombe avant la fin du spectacle. Ses clients ? Des ratés, des oubliés, des orgueilleux, des tendres – mes personnages préférés. Des héros ordinaires qui ne savent même pas qu'ils le sont.

On me dira que c'est une pièce sur l'euthanasie. Quelle erreur ! C'est une pièce sur l'écoute. Sur ces silences que plus personne n'entend, entre le « Bonjour » et « Avez-vous la carte Vitale ? ». Françoise, elle, les entend. Elle est l'anti-héroïne moderne, celle qui offre une issue là où la société n'a prévu que des couloirs d'attente.

J'aurais aimé écrire cette scène où l'ancienne diva, après avoir bu son bouillon, s'écroule dans un contre-ut flamboyant. C'est du pur théâtre : grotesque et sublime, comme la vie. Ou celle du vieux professeur qui retrouve soudain ses vers perdus dans le parfum d'un flacon. La mémoire est une salle de spectacle où les projecteurs clignotent, et Françoise en est l'électricienne obstinée.

Et puis, il y a ces personnages qui ne meurent pas. Le couple qui se chamaille pour un match de foot, l'homme sauvé par son chat... Comme dans la vie, où parfois, il suffit d'un détail – un colis à signer, une dernière lettre à écrire – pour retarder l'inéluctable. La pièce est une farce tragique, ou une tragédie qui fait rire. À vous de choisir.

Enfin, cette Françoise... Fantôme ? Sainte ? Simple femme qui en a assez des souffrances inutiles ? Le génie de l'auteur est de la laisser dans l'ombre, comme ces machinistes qui savent que la vraie magie est de faire croire que la ficelle n'existe pas.

Alors, chers spectateurs, entrez dans cette pharmacie. Asseyez-vous sur le tabouret bancal. Et si d'aventure on vous propose le « bouillon de 11h00 », souriez : au théâtre, on peut toujours choisir de le reposer et demander un café à la place.

Jean Anouilh, *enfin, presque...*

L'intrigue

Dans une petite ville de province, Françoise tient depuis des années une pharmacie de quartier. Connue pour son écoute et sa bienveillance, elle reçoit régulièrement des patients qui ne viennent pas seulement chercher des médicaments, mais aussi une oreille attentive. Parmi eux, des malades en fin de vie, des personnes âgées isolées, des dépressifs qui ne trouvent plus de sens à leur existence. Tous ont une demande commune : partir dignement, sans souffrance, sans violence, et si possible, avec un dernier moment de douceur. Avec discrétion et humanité, Françoise leur concocte ce qu'elle appelle son petit bouillon de 11h00 – une préparation spéciale, adaptée à chaque histoire, à chaque besoin, un adieu sur mesure. Elle ne fait pas cela par cruauté ou par goût du pouvoir, mais parce qu'elle est convaincue d'apporter un soulagement là où la société n'offre que l'abandon et l'attente.

Personnages

Personnages Principaux

Françoise Leblanc (74 ans) : Pharmacienne bienveillante.

Solenn (35 ans) - Petite-fille de Françoise, pharmacienne.

Le Gendarme Lacroix - Enquêteur sceptique.

Les "Clients" de Françoise

Ceux qui partent

- M. Bertin** (78 ans) – Le professeur étourdi
- Mme Jolicoeur (78 ans) – L'ancienne diva.
- Bernard (72 ans) – Le marathonien épuisé.
- Jeanne (87 ans) – La femme qui voulait voir la mer
- L'Inconnue (40 ans) – La femme sans identité.
- Ysé (76 ans) – La danseuse étoile.
- Gaspard (82 ans) – L'astronome aveugle.
- Anselme (68 ans) – Le collectionneur de silences.

Ceux qui restent

- Les Époux Lenoir (80 ans) – Le couple inséparable.
- Gérard (55 ans) – L'homme en trop.
- Lucas (22 ans) – L'étudiant en médecine désabusé.
- Paul (75 ans) – L'écrivain obsédé par sa "dernière phrase".
- Richard (68 ans) – Le magicien raté.
- Marcelle (90 ans) – La femme aux lettres d'adieu.
- Dr Lebrun (52 ans) – Le médecin rongé par la culpabilité.

SCÈNE 1 : LE PROFESSEUR ÉTOURDI

L'horloge murale de la pharmacie sonne 10h55. La lumière matinale filtre à travers les boccas colorés, projetant des reflets bleutés sur le comptoir en acajou. Françoise, vêtue de sa blouse gris-perle, arrange méticuleusement une série de flacons anciens étiquetés à la main. La clochette de la porte tinte doucement.

FRANÇOISE

(sans se retourner, tout en alignant des pipettes)

Bonjour Monsieur Bertin. Vous avez oublié votre parapluie mercredi dernier, je l'ai rangé derrière le présentoir à pastilles pour la gorge.

M. Bertin, 78 ans, silhouette courbée comme un point d'interrogation, s'immobilise au milieu du magasin, bouche entrouverte. Son costume en tweed sent la naphtaline et les vieux livres.

M. BERTIN (se tapotant les poches, perplexe)

Comment... comment savez-vous que c'est moi ? Et que j'avais un parapluie ? Je ne... Attendez, suis-je déjà venu ici ?

Françoise se retourne enfin, ajustant ses lunettes cerclées d'or qui glissent sur son nez. Un sourire patient creuse ses fossettes.

FRANÇOISE

Votre carte Vitale est tombée de votre portefeuille lors de votre dernière visite. Je l'ai gardée au cas où. Elle est dans le tiroir-caisse avec trois photos de votre chat et votre ticket de caisse du 14 mars 1997.

Elle sort une petite boîte en bois contenant ces objets. M. Bertin les examine comme des artefacts archéologiques.

M. BERTIN (ému, caressant les photos jaunies)

Mistigri... Je l'ai enterré sous le tilleul du jardin. J'ai récité un sonnet de Ronsard. Lequel déjà ? (il fronce les sourcils) Quel vers commence par « Comme on voit sur la branche... » ? Non, c'est « Quand vous serez bien vieille » ?

Françoise verse une infusion dans une tasse en porcelaine à motifs de lavande.

FRANÇOISE

Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose. Le sonnet à Cassandra. Vous me l'avez récité intégralement lors de notre première rencontre, un vendredi pluvieux. Vous aviez les yeux brillants en évoquant vos élèves de Terminale.

M. BERTIN (s'asseyant lourdement sur le tabouret du comptoir)

Mes élèves... J'aurais dû leur faire étudier plus de Baudelaire. Moins de Racine. La jeunesse a besoin de révolte, pas de... de... (il claque des doigts, frustré) Ce mot qui commence par « s »...

FRANÇOISE (approchant la tasse fumante)

Stoïcisme ?

M. BERTIN (sa main tremble légèrement)

Oui. C'est ça. Comme ces feuilles mortes qui refusent de tomber de l'arbre en novembre. Je suis devenu une feuille morte, Françoise. Une vieille feuille qui ne sait plus quel arbre l'a portée.

Un long silence s'installe, seulement troublé par le tic-tac de l'horloge et le grésillement de la bouilloire dans l'arrière-boutique.

FRANÇOISE (baissant la voix)

Votre demande du mois dernier tient toujours ? Le petit bouillon de 11h00 ?

M. Bertin ferme les yeux, respire profondément l'odeur de sa tasse. Quand il les rouvre, une larme a tracé un sillon sur sa joue parcheminée.

M. BERTIN

Je ne me souviens plus pourquoi je voulais partir. Mais je me souviens de la peur. La peur de ne plus me souvenir justement. De devenir un fantôme avant d'être mort. (il boit une gorgée) Qu'avez-vous mis là-dedans ?

FRANÇOISE (comptant sur ses doigts)

De la mélisse pour calmer l'inquiétude, une pincée de cannelle pour réchauffer l'âme, deux gouttes d'essence de violette pour les souvenirs... et un secret.

M. BERTIN (ricanant faiblement)

Comme ces bonbons à la liqueur que volaient les collégiens dans mon dos. Je faisais semblant de ne pas voir. » (il boit encore)
« C'est curieux... Je me revois à vingt ans, assis sous le platane de la fac, un exemplaire des 'Fleurs du Mal' à la main. Je croyais avoir oublié cette sensation.

La pendule sonne 11 coups. Quelque part dans la pharmacie, une vieille radio grésille une valse lointaine.

FRANÇOISE (approchant un flacon en cristal)

La dernière étape, Monsieur Bertin. Un concentré de 'Mille et Une Nuits', édition 1952. Le parfum du papier ancien et de l'encre d'imprimerie.

M. Bertin saisit le flacon comme un naufragé agrippe une bouée. Ses narines frémissent.

M. BERTIN (suffoqué)

Mon Dieu... c'est exactement l'odeur de la bibliothèque de mon père. Le cuir des reliures, la poussière... (une illumination traverse son regard) Je me souviens ! Le 3 juin 1987, j'ai annoté tout un chapitre sur la phénoménologie ! Les marges étaient trop étroites alors j'ai... j'ai...

Soudain, il se lève brusquement, renversant le tabouret.

M. BERTIN

Mon parapluie ! Je l'ai posé sur le banc devant la mairie en venant ! Il va pleuvoir !

Il se précipite vers la porte comme un jeune homme, oubliant le flacon sur le comptoir. Françoise ne cherche pas à le retenir. Elle ramasse délicatement le flacon, essuie une poussière imaginaire.

FRANÇOISE (à elle-même, souriante)

La mémoire est un drôle de jardin. Parfois il suffit d'une odeur pour retrouver le chemin des roses.

Elle range le flacon dans une armoire vitrée où une douzaine de préparations similaires attendent. La caméra glisse vers la vitrine

de la pharmacie où l'on voit M. Bertin traverser la rue en courant, les bras chargés de livres imaginaires, le visage illuminé par un soleil intérieur. Le rideau tombe lentement.

SCÈNE 2 : L'ANCIENNE DIVA

11h30. La pharmacie est baignée d'une lumière dorée. Françoise essuie un vieux gramophone posé sur l'étagère aux élixirs. Soudain, la porte s'ouvre avec fracas. Une silhouette flamboyante apparaît, drapée dans une cape en velours rouge, un collier de perles claquant contre sa poitrine.

MME JOLICOEUR (voix tonitruante, main sur le cœur)

Enfin, Françoise ! Ce village est un désert artistique ! La boulangère m'a demandé si « La Traviata » était un nouveau genre de tarte aux pommes ! (Elle s'effondre dans un fauteuil en rotin, dramatique) Je ne survivrai pas à cette indignité.

FRANÇOISE (souriante, sortant une boîte en laque noire)

Votre commande est prête, madame Jolicoeur. Un bouillon spécial « Diva », comme convenu.

Elle ouvre la boîte, révélant une fiole en cristal taillé, remplie d'un liquide rose pétillant. Un ruban de satin noir l'entoure.

MME JOLICOEUR (les yeux brillants)

Enfin une mort à la hauteur de mon talent ! Pas de ces trépas minables où l'on s'éteint en regardant « Questions pour un champion » avec un yaourt ! » (Elle saisit la fiole comme une baguette de chef d'orchestre) Dites-moi tout. Quelles notes dominent ?

FRANÇOISE (comme un sommelier)

Des roses de Damas pour la grâce, une pointe de truffe noire pour le luxe, une bulle de champagne pour l'envol final... et surtout... (elle baisse la voix) ...une goutte de « larmes de ténor. »

MME JOLICOEUR (choquée, main sur la bouche)

Pas celles de ce crétin de Giovanni Battistelli ? Celui qui m'a volé le rôle de Tosca en 1978 ?

FRANÇOISE (malicieuse)

Non. Celles d'un jeune ténor de l'Opéra de Marseille. Il a pleuré en écoutant votre enregistrement de « Casta Diva » .

Mme Jolicoeur porte la fiole à ses lèvres, les paupières closes. Un silence. Puis, elle repose délicatement le flacon.

MME JOLICOEUR (soudain fragile)

Je... Je ne peux pas. Pas encore. Pas avant d'avoir entendu une dernière fois « mon » public.

Françoise, sans un mot, actionne le gramophone. Un grésillement, puis la voix envoûtante de Mme Jolicoeur dans « Vissi d'arte » emplît la pièce. La vieille diva ferme les yeux, les doigts agrippés à son collier. Une larme coule.

MME JOLICOEUR (murmurant)

J'avais oublié... à quel point j'étais divine.

Elle boit d'un trait. Un frisson la parcourt. Puis, redressant sa silhouette, elle prend une inspiration profonde... et entonne le contre-ut le plus pur que la pharmacie n'ait jamais entendu. Les vitres tremblent. Un flacon de sirop contre la toux se brise. Puis, dans un dernier souffle théâtral, elle s'effondre sur le comptoir, sourire aux lèvres.

FRANÇOISE (chuchotant, en arrangeant sa cape)

La Scala vous attend, madame.

Elle pose délicatement un ticket d'opéra daté de ce soir sur sa poitrine. « La Traviata – Place d'honneur ». Le rideau tombe sur le gramophone qui continue de jouer.

SCÈNE 3 : LE COUPLE INDISSOCIABLE

12h15. La pharmacie est maintenant baignée de la lumière franche de midi. Françoise range des flacons derrière le comptoir lorsque la porte s'ouvre en coup de vent. Monsieur et Madame Lenoir, octogénaires inséparables, entrent en se chamaillant comme deux moineaux.

M. LENOIR (tirant sa montre à gousset)

Je te l'avais dit, Marcelle ! On est en retard ! Le bouillon de 11h, c'est à 11h, pas à midi et quart !

MME LENOIR (ajustant son chapeau à fleurs)

Et je te répète que si on était partis à l'heure, on aurait croisé le facteur. Et qui lui aurait signé le reçu pour le colis de Suzanne ? Hein ? (Elle se tourne vers Françoise, triomphante.) Dites-lui, Françoise. On ne laisse pas un colis en souffrance !

Françoise sourit, les observant avec tendresse. Ils sont venus chaque vendredi depuis trois mois, toujours pour « le bouillon », toujours repartis sans l'avoir pris.

FRANÇOISE (posant deux tasses en porcelaine)

Alors, aujourd'hui, est-ce le bon vendredi ?

M. LENOIR (tapant du poing sur le comptoir)

Bien sûr que non ! Il y a le match PSG-OM ce soir ! Je ne peux pas mourir avant de savoir si Mbappé marque !

MME LENOIR (roulant les yeux)

Comme si tu regardais vraiment le match. Tu t'endors à la 15^e minute et tu ronfles jusqu'au coup de sifflet final.

M. Lenoir ouvre la bouche pour protester, mais se ravise, vaincu. Il marmonne quelque chose sur « 58 ans de mariage et toujours pas de respect ».

FRANÇOISE (versant un liquide ambré dans les tasses)

Un bouillon spécial « Nostalgie » aujourd'hui. Miel de lavande pour l'apaisement, une touche de gingembre pour la vitalité... et un zeste d'orange, comme votre gâteau de mariage.

Les Lenoir se figent. Leurs mains ridées se cherchent instinctivement sur le comptoir.

MME LENOIR (voix soudain fragile)

Vous vous souvenez de notre gâteau, Françoise ?

FRANÇOISE (hoche la tête)

Bien sûr. Vous m'avez dit qu'il était trop sec, mais que personne n'osait le dire parce que la tante Eugénie l'avait fait elle-même.

Un rire complice fuse entre les deux vieillards. Puis, silence. Leurs doigts s'entrelacent.

M. LENOIR (soudain sérieux)

Marcelle... et si on le prenait, ce bouillon ? Ensemble ? Comme pour tout le reste.

Un long regard passe entre eux. Puis Mme Lenoir se redresse, déterminée.

MME LENOIR

Absolument pas, Georges Lenoir ! Pas avant que tu ailles chez le coiffeur. Tu ressembles à un épouvantail ! (Elle se tourne vers Françoise.) Et puis, il faut que je finisse de trier les photos pour les petits-enfants. Et que Suzanne vienne chercher son colis. Et...

Sa voix se brise. M. Lenoir lui serre la main plus fort.

M. LENOIR (doux)

Et le match, hein ? Il faut qu'on voie le match.

Ils repoussent les tasses d'un commun accord. Françoise les regarde avec une tendresse mélancolique.

FRANÇOISE (rangeant les flacons)

Alors... peut-être à vendredi prochain ?

MME LENOIR (déjà à la porte, entraînant son mari)

Bien sûr ! Enfin, sauf s'il pleut. Parce que mon arthrose, par temps humide...

La porte se referme sur leurs voix qui s'éloignent, encore en désaccord sur l'heure à laquelle il faudra partir. Françoise reste un instant immobile, puis essuie une larme imaginaire du revers de la main.

FRANÇOISE (à elle-même)

L'amour, c'est parfois trouver une raison de rester... même quand on était venu pour partir.

SCÈNE 4 : L'ÉTUDIANT ÉGARÉ

15h00. La lumière de l'après-midi dore les bords de la pharmacie. Françoise trie des graines séchées dans des coupelles en porcelaine. La porte s'ouvre avec hésitation. Lucas, 22 ans, entre, les yeux cernés, un sac de cours glissant de son épaule. Il sent le café froid et l'anxiété.

LUCAS (voix brisée)

Je... Je crois que je suis perdu.

(Il tient une feuille froissée – un résultat d'examen médiocre. Françoise ne la regarde pas. Elle verse une infusion dans une tasse ébréchée, celle réservée aux égarés)

FRANÇOISE (sans lever les yeux)

La Faculté de Médecine est à gauche après la fontaine, Lucas. Mais vous ne voulez pas y retourner, n'est-ce pas ?

(Lucas sursaute, comme pris en flagrant délit. Ses doigts serrent la feuille jusqu'à la déchirer)

LUCAS (amer)

Trois ans à apprendre par cœur des molécules. Pour quoi ? Pour prescrire des placebos à des hypocondriaques ? (Il montre la pharmacie d'un geste large) Regardez-moi ces étagères ! Du sucre et des illusions !

(Françoise pousse vers lui une coupelle contenant une graine noire, luisante comme une pupille.)

FRANÇOISE

Graines de pavot somnifère. La même que votre arrière-grand-mère utilisait pour les insomnies des voisins. Elle en glissait une dans leur café... et leur racontait que c'était une « poussière d'étoile. » (Un sourire.) Ils dormaient mieux que sous vos benzodiazépines.

Lucas éclate d'un rire sec, puis se calme, fasciné par la graine.

LUCAS (A lui-même)

Je voulais sauver des vies. Pas remplir des ordonnances...

Françoise ouvre un tiroir, en sort un carnet jauni – un herbier annoté à la main, datant de 1923.

FRANÇOISE

Votre bouillon « Remède à l'Érudition ». Camomille sauvage pour l'apaisement, écorce de saule contre la fièvre des ambitions... et surtout...(elle tourne une page) ... cette feuille de mandragore. Celle que votre professeur de botanique a oublié de vous montrer.

Lucas hésite, puis prend le carnet. Ses doigts tremblent en caressant les croquis de plantes toxiques et leurs antidotes.

LUCAS (soudain éveillé)

Attendez... Cette formule... On pourrait l'utiliser pour...

Il s'interrompt, les yeux brillants. Françoise ne sourit pas. Elle pousse simplement vers lui une petite fiole bleue.

FRANÇOISE

Prenez. C'est un stimulant cérébral. À base de guarana... et d'un peu de cette folie nécessaire aux grands guérisseurs.

Lucas boit d'un trait. Ses pupilles se dilatent. Il se lève brusquement, renverse sa chaise.

LUCAS (exalté)

Je dois noter ça ! Non, mieux – je dois trouver M. Bertin ! Il a des livres sur les remèdes médiévaux !

Il sort en courant, oubliant son sac.

FRANÇOISE (Elle ramasse la feuille d'examen déchirée, la jette au panier. Le rideau tombe sur elle qui ouvre son carnet et lit à voix haute)

« Comment guérir un étudiant de lui-même ».

SCÈNE 5 : L'HOMME EN TROP

14h00. La pharmacie est silencieuse, baignée dans la lumière oblique de l'après-midi. Françoise range des boîtes de médicaments derrière le comptoir. La clochette de la porte tinte faiblement. Gérard, la cinquantaine terne, entre comme une ombre. Son écharpe grise traîne par terre, effleurant le sol comme un regret.

GÉRARD (voix éteinte, les yeux baissés)

Bonjour, Françoise. Je... Je pense que c'est aujourd'hui.

Il ne lève pas les yeux. Ses doigts jouent nerveusement avec un trou dans la poche de son manteau.

FRANÇOISE (sans s'étonner, essuyant un verre doseur)

Vous en êtes sûr, Gérard ? Pas de contre-indications ? Un dernier café à prendre avec quelqu'un ?

GÉRARD (ricanement amer)

Un café ? Avec qui ? Mon patron m'a remplacé en deux jours. Ma sœur ne répond plus à mes messages depuis Noël dernier. Même mon... (sa voix se brise) ...même mon chien est mort l'an passé.

Un silence. Quelque part dans la pharmacie, une horloge égrène les secondes trop lentement.

FRANÇOISE (sortant un flacon bleu nuit)

Un bouillon « Silence », alors. Camomille pour calmer l'agitation mentale, une touche de menthe poivrée pour la fraîcheur des nouveaux départs... (elle hésite) ...et un soupçon de cacao. Comme les gâteaux que vous faisait votre mère.

Gérard sursaute. Ses yeux s'embuent. Il prend le flacon d'une main tremblante.

GÉRARD (murmure)

Comment savez-vous que... Elle mettait toujours du cacao dans sa pâte à crêpes, aussi. Même les jours ordinaires.

Il dévisage enfin Françoise, cherchant une explication dans ses yeux. Elle ne sourit pas. Juste un léger hochement de tête.

FRANÇOISE

Les mères font ça. Donner du luxe aux jours gris.

Gérard respire profondément, tourne le flacon entre ses doigts. Il semble sur le point de parler quand...

MIAOU !

Un bruit strident déchire l'air. Un chat persan énorme et mal peigné (une marionnette manipulée par Françoise) bondit sur le comptoir

et vient se frotter contre le bras de Gérard en ronronnant comme un moteur diesel.

GÉRARD (stupéfait)

Minou ?! Mais... comment... Je t'ai laissé chez le vétérinaire pour la pension !

Le chat lui lance un regard accusateur, puis renverse délibérément le flacon avec sa patte. Le liquide bleu se répand en flaque irisée sur le bois.

FRANÇOISE (sans paraître surprise)

Le Dr Vernet a dû fermer pour urgence familiale. Son assistante a ramené les animaux à leurs propriétaires.

Gérard fixe le chat. Le chat fixe Gérard. Une bataille silencieuse se joue entre l'homme et la boule de poils.

GÉRARD (soudain fragile)

Mais... je ne peux pas. Je ne sais même pas changer une litière correctement. La dernière fois, tu as tout renversé dans l'entrée...

Le chat – Minou – émet un son qui ressemble étrangement à un juron félin. Puis il pousse avec son museau le bras de Gérard, comme pour lui indiquer vers la sortie.

FRANÇOISE (doucement)

On dirait que votre liste de contre-indications vient de s'allonger, Gérard.

Gérard hésite encore. Minou grogne, insistant. Puis, brusquement, l'homme éclate d'un rire rauque, inattendu – le premier depuis longtemps.

GÉRARD (se laissant mener)

Bon, d'accord, sale tyran ! Mais on passe d'abord au supermarché. Il te reste combien de croquettes, chez toi ?

Françoise observe Gérard qui va pour sortie, mais se retourne au dernier moment.

GÉRARD (gêné)

Euh... Je... Je repasserai. Pour le flacon. Un autre jour.

FRANÇOISE (souriant enfin)

Je sais.

La porte se referme. Françoise observe la plaque bleue sur le comptoir, puis prend un chiffon et essuie lentement.

SCÈNE 6 : LA FEMME QUI N'EXISTAIT PAS

18h00. La pharmacie baigne dans une lumière orangée. Françoise range des flacons quand la porte s'ouvre sans bruit. Une femme en manteau beige, 40 ans environ, se tient immobile. Son regard est vide comme un miroir sans reflet.

INCONNUE (voix monocorde)

Je voudrais disparaître...

Françoise ne sursaute pas. Elle essuie ses mains à son tablier, prend son temps.

FRANÇOISE (calme)

Vous n'avez pas de nom. Pas de carte Vitale. Pas même une étiquette dans votre col qui dirait « Made in Somewhere »...

La femme baisse les yeux. Ses mains sont parfaitement lisses – pas d'empreintes digitales.

INCONNUE (plus bas)

Je suis convaincue qu'ils m'ont créée pour tester des médicaments. Puis... j'ai développé une conscience... Une anomalie....(Un sourire triste) Alors je suis partie. Mais comment vit-on quand on n'existe pas ?

Françoise sort un flacon transparent, rempli d'un liquide qui semble absorber la lumière.

FRANÇOISE

Votre bouillon « Fantôme ». Eau distillée de miroir brisé, extrait de brouillard matinal... et une larme de quelqu'un qui vous a vraiment vue.

La femme prend le flacon, le secoue.

INCONNUE (fascinée)

Enfin... Je vais cesser d'être une erreur.

Elle porte le flacon à ses lèvres. Françoise l'arrête d'un geste.

FRANÇOISE (doucement)

Avant ça... Regardez. (Elle ouvre un registre poussiéreux) Tous ces noms. Des gens venus pour partir... et repartis pour vivre. Leurs histoires restent. Même les plus courtes.

Un long silence. La femme repose le flacon. Une lueur naît dans ses yeux vides.

INCONNUE (soudain vivante)

Alors... je pourrais être une histoire, moi aussi ?

Françoise sourit, referme le registre. Le rideau tombe sur la femme qui, pour la première fois, laisse volontairement son empreinte digitale sur le comptoir.

SCÈNE 7 : LA FEMME QUI VOULAIT VOIR LA MER

16h30. La lumière déclinante teinte les murs de la pharmacie en orangé. Françoise dispose des coquillages sur le comptoir quand la porte grince. Jeanne, 87 ans, se tient sur le seuil, un cabas en plastique au bras, ses yeux bleus perdus dans un lointain que personne ne voit.

JEANNE (voix tremblante, doigt pointé vers les coquillages)

C'est... c'est des vrais ?

FRANÇOISE (souriant en essuyant ses mains à son tablier)

Ramenés ce matin même de la plage des Sables Blancs. Écoutez. (Elle porte un coquillage à l'oreille de Jeanne.) Vous l'entendez ?

Jeanne ferme les yeux. Un frisson parcourt son corps frêle. Quand elle les rouvre, ils brillent d'une lueur nouvelle.

JEANNE (soupon extatique)

Le ressac... J'avais oublié. Comme c'est loin, tout ça. (Son regard s'assombrit soudain) Je ne l'ai jamais vue, vous savez. La vraie mer. Pas une carte postale, pas un film... La vraie.

Françoise ne répond pas. Elle tire un rideau derrière le comptoir, révélant une arrière-boutique transformée : un bac à sable recouvert de sel marin, une vieille cabine de plage striée de rouille, un seau en zinc rempli d'eau où flottent des algues séchées. Un ventilateur fait danser des rubans bleus au plafond.

FRANÇOISE (prenant Jeanne par la main)

Alors commençons par une version miniature. Chaussures enlevées, s'il vous plaît.

Jeanne obéit, incrédule. Ses bas troués s'enfoncent dans le sable. Elle pousse un petit cri de surprise.

JEANNE (riant comme une enfant)

C'est froid ! Et ça coule entre les orteils !

Françoise lui tend une louche en bois.

FRANÇOISE

Fabriquez votre première vague, madame Duval.

Jeanne plonge la louche dans le seau, laisse couler l'eau sur ses pieds ridés. Le sel fait briller sa peau. Elle recommence, encore et encore, jusqu'à ce que son souffle s'accélère.

JEANNE (s'arrêtant soudain, voix brisée)

Pourquoi maintenant ? Pourquoi pas quand j'avais vingt ans ? Ou quarante ? Pourquoi attendre la fin pour... (Elle serre la louche comme une arme.) J'aurais dû y aller. Quand Robert me proposait. Quand les cars organisaient des excursions. J'ai toujours dit « plus tard »

FRANÇOISE (sortant un flacon opaque pailleté de poussière d'étoiles)

Votre bouillon « Grand Large ». Algues nori pour le goût iodé, un fond de caramel pour l'or des couchers de soleil... et trois larmes de sirène. (Elle dévisage Jeanne.) Vous partirez en imaginant la houle.

Jeanne prend le flacon. Le ventilateur souffle dans ses cheveux blancs. Les rubans dansent. Quelque part, un enregistrement de mouettes crépite sur un vieux gramophone.

JEANNE (regardant le flacon, puis Françoise, puis le bac à sable)

Non.

Un silence. Françoise lève un sourcil.

JEANNE (redressant sa petite taille avec une dignité soudaine)

Je veux la vraie. La vraie mer. Les vrais galets. Le vrai vent qui pue le poisson. (Elle jette le flacon dans le seau à algues. Conduisez-moi là-bas ou je meurs ignorante.

Françoise étudie cette femme transformée – ses yeux maintenant aussi salés que l'océan qu'elle défie. Puis elle retire son tablier.

FRANÇOISE (attrapant un trousseau de clés)

J'ai une voiture derrière la pharmacie. Si on roule toute la nuit, on sera à Dieppe pour le lever du soleil.

Jeanne éclate de rire, attrape son cabas. En partant, elle écrase volontairement le flacon sous son talon. Le liquide bleu-vert se mêle au sable. Le rideau tombe sur le ventilateur qui continue à faire danser les rubans, comme des vagues fantômes.

SCÈNE 8 : LE MARATHONIEN ÉPUISÉ

17h45. La lumière du couchant embrase les bords de la pharmacie d'un rouge orangé. Françoise étiquette des flacons quand la porte s'ouvre violemment. Bernard, 72 ans, entre en sueur, vêtu d'un survêtement râpé, ses baskets usées crissant sur le carrelage.

BERNARD (haletant, mains sur les genoux)

Temps... de parcours... acceptable ? J'ai... sprinté depuis... la maison...

FRANÇOISE (consultant une montre imaginaire)

Quatre minutes trente pour 800 mètres. Votre meilleur temps depuis février, Bernard.

Elle tend une serviette éponge. Il l'attrape d'une main tremblante, essuie son front creusé de rides profondes.

BERNARD (se redressant péniblement)

J'étais sous les trois heures au marathon de Bordeaux en 1983. Aujourd'hui... mettre mes chaussettes est un triathlon.

Il exhibe fièrement une médaille ternie accrochée à son cou. Françoise la prend délicatement entre ses doigts.

FRANÇOISE (tournant la médaille)

« Persévérance ». Ils ne les font plus comme ça.

BERNARD (ricanant)

Ni les coureurs. Regardez-moi cette jambe.

Il relève son pantalon, révélant une prothèse chromée. Un sourire tordu déforme son visage tanné.

BERNARD (tapant sur le métal)

Cancer des os. Ironique, non ? Moi qui courais pour échapper à l'hérédité... Père alcoolique, mère dépressive... J'ai tout donné à la course. Même ma femme est partie en disant que j'épousais le bitume.

Françoise sort un flacon oblong rempli d'un liquide argenté qui semble pulser sous la lumière.

FRANÇOISE

Votre bouillon « Finish Line » Gelée royale pour l'énergie pure, extrait de menthe glaciale pour la sensation de vent... et une pincée de poussière de stade.

BERNARD (saisissant le flacon comme un relais)

Je veux partir en courant. Comme au bon vieux temps. Pas cette lente décomposition où je ne reconnais plus mon reflet.

Il dévisage Françoise, des gouttes de sueur coulant sur ses tempes creusées.

BERNARD (voix rauque)

Vous savez ce que c'est ? De sentir ses muscles fondre comme neige au soleil ? D'être un fantôme dans son propre corps ?

Françoise ne répond pas. Elle pose simplement une paire de baskets neuves sur le comptoir – des modèles légers, identiques à ceux des années 80.

FRANÇOISE

Chaussez-vous. La pharmacie fait exactement 28 mètres de long. Assez pour un dernier sprint.

Bernard hésite, caresse les chaussures avec une tendresse inattendue. Puis, brusquement, il les enfle et bondit vers le fond du magasin. Sa prothèse claque sur le sol comme un métronome affolé.

BERNARD (criant en courant)

Chronométrez-moi, Françoise ! Je veux... partir... sur un record !

Il atteint le mur, pivote – et s'écroule comme un pantin désarticulé. Françoise se précipite, mais il l'arrête d'un geste.

BERNARD (soufflant)

Non... laissez... C'est parfait comme ça... J'ai... gagné...

Ses doigts se referment sur la médaille. Un dernier sourire éclaire son visage alors que le flacon argenté roule de sa poche, intact. Le rideau .

Scène 9 : L'Astronome Étoilé

Gaspard, 82 ans, entre dans la pharmacie en s'appuyant sur une canne au pommeau sculpté en forme de croissant de lune, dont l'argent terni porte les marques du temps. Il tient une vieille carte du ciel roulée avec une infinie précaution, comme s'il s'agissait d'un parchemin sacré, et une lentille de télescope brisée, dont les fragments de verre captent et diffractent la lumière ambiante en de fragiles arcs-en-ciel.

GASPARD (Voix douce, mais portant l'écho des nuits étoilées)

Bonsoir, Françoise. L'heure où le voile d'encre se déploie sur le monde terrestre... J'espérais ne pas troubler la quiétude de votre sanctuaire, cet antre de remèdes et de silences murmurés.

FRANÇOISE (Se tournant avec un sourire et sa profonde compréhension de l'âme humaine)

Bonsoir, Gaspard. Votre présence est une constellation familière dans le firmament de mes journées. Quelle étoile vous guide vers mes modestes potions ce soir ? Quel remède cherchez-vous dans ma pharmacopée terrestre ?

GASPARD (Déroulant la carte du ciel)

Voyez cette tapisserie d'azur constellée d'or pâle, Françoise... La nébuleuse de la Rosette. Pendant des décennies, mon œil, humble serviteur de l'immensité, a scruté ses volutes de gaz incandescents, ses nurseries d'étoiles où naissent des soleils. Chaque photon capturé était une confidence silencieuse de l'univers, un murmure d'éternité.

FRANÇOISE (S'approchant, ses yeux suivant les tracés complexes des constellations)

Une rose cosmique éclore dans le velours infini de la nuit... Vous deviez vous sentir privilégié, un messager entre notre petit monde et l'immensité insondable, d'en contempler une telle beauté.

GASPARD

Privilegié et profondément lié, Françoise. Chaque étoile était un point d'ancrage lumineux pour mon âme parfois errante, un phare solitaire dans la nuit profonde de mon existence terrestre. Mais voyez... (Il tend la lentille brisée, les éclats de verre capturant tristement la lumière, la dispersant en fragments sans direction) Le prisme s'est fêlé, irrémédiablement. La lumière, autrefois ma muse, ma compagne de voyage immobile, refuse désormais de se laisser domestiquer par mon regard défaillant, obscurci par les ans. Mes fenêtres sur le cosmos, autrefois si claires, se sont voilées d'une brume terrestre, impitoyable.

FRANÇOISE

Je comprends le chagrin d'un navigateur privé de son étoile polaire, d'un peintre dont la palette s'est estompée. Ces astres

étaient vos guides dans l'océan noir du ciel, vos phares dans la nuit de votre quête de sens.

GASPARD

Plus que des guides, Françoise. Des murmures d'éternité parvenus jusqu'à nous à travers des années-lumière. Des échos du grand Big Bang, la symphonie originelle. Sans leur éclat vibrant dans ma nuit personnelle, je suis un astronome aveugle, un cartographe perdu sur une planète devenue opaque, où le ciel n'est plus qu'une toile grise et indistincte.

FRANÇOISE (Se dirigeant vers l'arrière-boutique avec une lenteur empreinte de respect)

J'ai distillé une essence rare, capturant l'âme des nuits étoilées, qui pourrait vous aider à retrouver cette clarté perdue, Gaspard. Un "bouillon des constellations", un voyage liquide vers les lointains infinis.

Elle revient avec une petite fiole en verre sombre, dont le liquide argenté tournoie lentement, comme un ciel nocturne en miniature, parsemé de fines particules irisées qui scintillent comme des poussières de lune ou des fragments de comètes.

GASPARD (Les yeux s'illuminant d'une faible lueur d'espoir)

Dirait-on des larmes de lune fondues dans le nectar des dieux... ou le souffle glacé des comètes en captivité dans un flacon de verre...

FRANÇOISE

Il y a de la lavande des hauts plateaux, dont le parfum austère évoque la sérénité des nuits d'observation en altitude, une pointe de menthe poivrée pour la fraîcheur vive et pénétrante du vide sidéral... et une larme de cristal de roche, polie par le silence et le

temps infini des âges cosmiques, pour la pureté retrouvée de la lumière, pour que votre regard retrouve son acuité céleste.

Gaspard prend la fiole avec des mains tremblantes, la tenant comme un reliquaire fragile. Son regard oscille entre le liquide précieux et la carte du ciel, son visage illuminé par une douce lueur intérieure.

GASPARD

Merci, Françoise. Peut-être que là-haut... au-delà du voile terrestre et de la prison de mes yeux... mes sens retrouveront leur acuité première. Peut-être que je pourrai enfin naviguer parmi les nébuleuses flamboyantes, toucher la poussière d'étoiles dont nous sommes tous issus, sentir le souffle froid des galaxies lointaines.

Il porte la fiole à ses lèvres avec une déférence solennelle et boit lentement, savourant chaque goutte comme une communion sacrée avec l'univers. Ses yeux restent fixés sur la carte du ciel, son imagination s'envolant vers des mondes inconnus.

FRANÇOISE

Bon voyage, vénérable voyageur des étoiles. Que votre lumière intérieure se fonde à nouveau dans le grand Tout. Que vos yeux s'émerveillent devant la symphonie silencieuse des sphères, devant le ballet infini des astres. Que votre esprit retrouve la liberté du cosmos.

Gaspard ferme les yeux. Un sourire paisible, teinté d'une joie cosmique et d'une sérénité infinie, se répand sur son visage ridé. La carte du ciel glisse doucement de ses mains affaiblies, atterrissant comme une feuille morte sur le sol usé de la pharmacie.

SCÈNE 10 : LE JARDINIER DE L'INVISIBLE

9h00. Un matin de printemps. La pharmacie sent la terre humide. Françoise arrose des plantes suspendues quand un vieil homme en salopette boueuse entre, portant un pot de basilic desséché.

M. LEFÈVRE (voix rauque)

Il est mort cette nuit. Comme les autres.

Il pose le pot avec une douceur funèbre. Françoise touche une feuille brunie – elle tombe en poussière.

FRANÇOISE (sans surprise)

Votre don. Vous les voyez mourir avant tout le monde, n'est-ce pas ?

Lefèvre ferme les yeux. Ses mains tremblent – elles ont enterré trop de choses.

M. LEFÈVRE (A lui-même)

Cette fois... c'est ma petite-fille. La tumeur que les médecins ne voient pas encore. Je l'ai sentie ce matin, quand elle a arrosé mes géraniums. (Une larme coule dans ses rides.) Je ne veux plus savoir.

Françoise sort un sachet de graines minuscules, brillantes comme des larmes.

FRANÇOISE

Graines de « Cécité Volontaire ». Elles poussent en une nuit. Mais attention... (elle baisse la voix) ...elles effacent seulement la connaissance. Pas l'amour.

Lefèvre saisit les graines comme une condamnation. Puis, brusquement, il les jette dans le pot qu'il avait apporté avec lui.

M. LEFÈVRE (voix forte)

Non ! Si je dois la perdre... que ce soit en la regardant en face !

Un silence. Françoise incline la tête, prend un arrosoir en cuivre et arrose le pot.

FRANÇOISE (souriante au jardinier qui sort de la pharmacie)

Alors arrosons ce qui reste.

SCÈNE 11 : LE CHEF ÉTOILÉ

19h00. La pharmacie baigne dans une lumière dorée tamisée par des abat-jour en verre dépoli. Françoise dispose des flacons en forme de petits pots à épices quand la porte s'ouvre avec autorité. Auguste, 68 ans, imposant dans sa veste de chef élimée, entre en inspectant les lieux comme une brigade de cuisine.

AUGUSTE (reniflant avec mépris)

Hum. Camphre, eucalyptus... et cette odeur de lavasse industrielle. Vous appelez ça une officine ? Ça sent la soupe populaire !

FRANÇOISE (souriante, sortant une toque blanche, immaculée)

Bienvenue, maître. J'ai préparé votre espace comme convenu.

Elle écarte un rideau, révélant une table de travail en inox avec balance de précision, couteaux japonais et torchons pliés en cygnes. Auguste grogne d'approbation.

AUGUSTE (tâtant un couteau)

Hmm... Acier au carbone, affûtage à 15 degrés... Pas mal pour une pharmacienne. Où est mon bouillon ?

FRANÇOISE (présentant sept fioles alignées comme une gamme chromatique)

Sept versions. De la plus simple à la plus complexe. J'attends votre verdict.

Auguste goûte chaque préparation avec des grimaces théâtrales, crachant parfois dans un seau prévu à cet effet.

AUGUSTE (crachotant la troisième fiole)

Bouh ! Du vinaigre ! Vous voulez m'achever deux fois ?!

Il attrape la quatrième, hésite devant son aspect trouble... puis fond soudain en larmes.

AUGUSTE (sanglotant)

C'est... c'est exactement le velouté de ma grand-mère...
Comment... ?

FRANÇOISE (doucelement)

J'ai retrouvé la recette dans votre journal de 1972. Page 43, annotée en marge : « Trop de laurier », Mémé mettait une feuille, pas deux...

Auguste s'effondre sur un tabouret, vieillard soudain fragile. Sa voix n'est plus qu'un murmure.

AUGUSTE

J'ai perdu mon étoile. Perdu mes fourneaux. Perdu jusqu'au droit de toucher un fouet... Diabète, arthrite, et cette putain de neuropathie qui fait que je brûle mes doigts sans le sentir.

Il tend ses mains déformées, zébrées de cicatrices récentes. Françoise les enveloppe dans un linge imbibé de cire d'abeille.

FRANÇOISE

Votre dernier service, chef. Quel sera le menu ?

Auguste ferme les yeux, transporte dans ses souvenirs. Quand il les rouvre, une flamme y brûle à nouveau.

AUGUSTE (ton ferme)

Foie gras poêlé aux figues caramélisées. Le ris de veau comme en 89. Et pour finir... la tarte Tatin de mon premier amour.

Françoise acquiesce, commence à préparer un flacon en forme de ramequin. Mais Auguste l'arrête)

AUGUSTE (sourdement)

Non. Pas aujourd'hui. Pas avant d'avoir... rectifié la sauce.

Il saisit des épices sur l'étagère, commence à improviser une nouvelle recette avec une énergie retrouvée. Françoise sourit, range le flacon. Le rideau tombe sur le cliquetis des couteaux et les jurons créatifs du vieux chef.

Scène 12 : Le Collectionneur de Silences

Anselme, 68 ans, entre dans la pharmacie avec une démarche d'une lenteur méditative, son corps portant le calme des paysages désertiques. Son visage est serein, ses yeux calmes et profonds comme des étangs forestiers. Il observe les lieux avec une tranquillité étrange, absorbant le silence ambiant.

ANSELME (Voix douce, comme le murmure d'un ruisseau lointain)

Françoise... L'écho du monde s'estompe presque complètement ici. Le silence... il a une texture particulière entre ces murs chargés d'histoires murmurées. Presque palpable, comme une étoffe douce et enveloppante. C'est un répit bienvenu pour une âme fatiguée du bruit.

FRANÇOISE (Levant les yeux de son livre ancien, un sourire paisible aux lèvres)

Anselme. Votre présence est une pause contemplative dans le tumulte incessant de la vie. Le bruit du monde vous poursuit toujours avec cette insistance lancinante ?

ANSELME

Il est une marée incessante, Françoise. Il s'insinue partout, même dans le bruissement des feuilles caressées par le vent, dans le

chant lointain et mélancolique d'un oiseau solitaire, il y a une mélodie, une vibration qui sature l'espace, troublant la pureté du silence. Mon esprit... il aspire à une immersion totale dans le néant sonore. Un sanctuaire de pure absence, où toute onde vibratoire s'éteint enfin.

FRANÇOISE

Le silence peut être un abîme terrifiant pour ceux qui ont peur d'affronter l'écho de leurs propres pensées. Un vide angoissant où les regrets et les angoisses prennent une ampleur démesurée.

ANSELME

Pour moi, c'est la source originelle. L'écoute de l'âme dépouillée de toute interférence extérieure. Dans le bruit incessant, on se disperse, on se noie dans les échos superficiels des autres. Dans le silence profond... on se recentre, on se reconnecte à l'essence véritable. On entend enfin la symphonie muette de l'être, le chant silencieux de l'univers intérieur.

FRANÇOISE (Se levant avec une lenteur mesurée, allant chercher une petite fiole, contenant un liquide limpide comme de l'eau de roche)

J'ai distillé une « potion du grand silence » pour vous, Anselme. Une immersion dans l'océan infini de l'absence sonore, une traversée vers la paix ultime.

ANSELME (Regardant la fiole avec une curiosité contemplative)

Elle est d'une pureté cristalline... Comme le silence avant le premier son, ou après le dernier écho. L'absence de toute vibration.

FRANÇOISE

Elle contient de l'eau de source profonde, filtrée par le silence millénaire des grottes obscures, où le temps lui-même semble retenir son souffle... et une larme de cristal pur, poli par l'éternité muette des montagnes, capturant l'essence du silence primordial.

Anselme prend la fiole avec une lenteur rituelle, la tenant entre ses mains calmes, la contemplant comme un objet sacré, un portail fragile vers son aspiration ultime, vers la dissolution dans le silence parfait.

ANSELME

Le silence... définitif. Un vide sans écho, une nuit sans rêve, une absence totale de toute réverbération. La promesse d'une paix incommensurable, d'une tranquillité éternelle.

Il porte la fiole à ses lèvres avec une déférence solennelle et boit le liquide en silence, sans la moindre grimace, sans le moindre trouble. Son expression ne trahit aucune émotion particulière, mais une sérénité profonde, presque transcendante, émane de tout son être.

FRANÇOISE

Que le grand silence vous enveloppe de sa douce étreinte, Anselme. Que vous trouviez enfin l'harmonie parfaite dans l'absence de son. Que votre esprit se fonde dans la pureté du néant sonore, dans la paix infinie du silence éternel.

Anselme reste immobile un instant, les yeux clos, comme absorbé par un silence intérieur plus profond que tout ce qu'il a connu. Le seul bruit persistant dans la pharmacie est le tic-tac lent et régulier de l'horloge, qui semble lui aussi s'estomper progressivement, se fondant presque imperceptiblement dans un silence grandissant, une absence de son presque palpable.

SCÈNE 13 : LA FEMME AUX LETTRES D'ADIEU

10h du matin. Un jour de pluie fine qui tambourine contre les vitrines de la pharmacie. Marcelle, 90 ans, minuscule sous son parapluie transparent, pousse la porte avec précaution. Elle porte une mallette en cuir craquelé qu'elle serre contre sa poitrine comme un trésor)

MARCELLE (essoufflée)

J'ai failli ne pas venir aujourd'hui. Le facteur avait un recommandé pour les Dumont au 14... J'ai dû lui expliquer trois fois qu'ils étaient partis en maison de retraite l'an passé.

Françoise essuie ses mains à un torchon brodé avant de prendre la mallette que Marcelle lui tend avec des doigts noueux.

FRANÇOISE (souriante)

Vos lettres sont prêtes ? Je vous avais préparé du papier vergé anglais, comme vous aimiez.

Elle ouvre la mallette révélant des dizaines d'enveloppes soigneusement calligraphiées, chacune annotée d'un nom en rouge.

MARCELLE (tirant une liste de sa manche)

Attendez... J'ai oublié de mettre un timbre collector sur celle pour mon petit-neveu. Il collectionne les oiseaux des îles... Et puis il faut que je vérifie l'adresse de la cousine Georgette – elle déménage toujours sans prévenir.

Ses mains tremblent au-dessus des enveloppes, retirant et remettant la même lettre cinq fois de suite. Une goutte de pluie glisse de ses cheveux sur une enveloppe, effaçant légèrement l'encre.

MARCELLE (soudain paniquée)

Oh non ! Regardez ce dégât ! Il faut tout recommencer !

Françoise pose doucement ses mains sur celles de la vieille dame, arrêtant leur mouvement frénétique.

FRANÇOISE (voix basse)

Marcelle... Vous êtes venue chaque vendredi depuis six mois avec ces lettres. Qu'attendez-vous vraiment ?

Un silence. La pluie trace des rigoles sur les vitres comme des larmes. Marcelle baisse les yeux vers une enveloppe plus épaisse que les autres, marquée « À mon fils Pierre.

MARCELLE (voix brisée)

Pierre est mort à 7 ans. Leucémie. 1953. J'ai écrit 428 lettres à mon petit garçon depuis... Mais celle-ci...

Elle caresse l'enveloppe jaunie, ne finit pas sa phrase. Françoise sort un flacon en forme de plume stylographique.

FRANÇOISE

Un bouillon « Dernière Lettre ». Encre de seiche pour la profondeur, miel de tilleul pour la douceur... et un soupçon de poudre d'étoile pour le voyage.

Marcelle prend le flacon, le tourne longuement dans la lumière. Puis, brusquement, elle le repose et attrape une nouvelle feuille.

MARCELLE (déterminée)

Pas encore. D'abord la lettre à Pierre. La vraie. Celle où je lui dis enfin... enfin que...

Sa voix se brise. Françoise lui tend un encrier ancien. Le rideau tombe sur le gratterment de la plume qui commence enfin la lettre attendue depuis soixante-dix ans.

Scène 14 : La Danseuse Étoilée Brisée

Ysé, 76 ans, entre dans la pharmacie en s'appuyant sur une canne en ébène au pommeau sculpté en forme de cygne aux ailes déployées, mais chaque mouvement, malgré la douleur, révèle une élégance et une grâce persistantes, vestiges d'une gloire passée. Elle fredonne doucement un fragment poignant et mélancolique du "Lac des Cygnes". Françoise est en train de polir avec un chiffon doux et usé un vieux gramophone au pavillon de cuivre terni, dont la surface reflète faiblement la lumière douce de l'après-midi.

YSÉ (Voix mélodieuse, portant la patine du temps et une douce mélancolie qui danse dans chaque syllabe)

Françoise, ma chère étoile de réconfort dans cette existence crépusculaire... Toujours cette douce mélodie suspendue dans l'air de votre officine. Elle réveille en moi des échos lointains... des fantômes de mouvements oubliés, des souvenirs en pointes.

FRANÇOISE (Se tournant, elle lui sourit)

Ysé. Votre présence est une arabesque gracieuse qui illumine le quotidien. Quelle partition vous anime le cœur aujourd'hui ? Quel souvenir musical vous a guidée jusqu'à ma porte ?

YSÉ (Un léger sourire se dessine sur ses lèvres fines)

"Le Lac des Cygnes"... Mon baptême de lumière sur la scène. J'étais Odette... Pureté fragile, mélancolie lancinante qui vibrait dans chaque fibre de mon être. Mon corps était le prolongement de la musique, chaque muscle, chaque tendon répondant à l'unisson de l'âme du cygne blessé.

Elle tente un léger port de bras, une esquisse aérienne du mouvement, mais une crispation de douleur traverse ses traits délicats, rappelant la fragilité de son corps usé.

FRANÇOISE

La douleur est une ombre tenace qui vous suit à chaque pas, n'est-ce pas ? Elle vous rappelle sans cesse les limites de cette enveloppe terrestre, autrefois si souple et obéissante.

YSÉ

Elle est mon bourreau silencieux, Françoise. Elle me murmure sans cesse ce que je ne peux plus offrir au monde, la beauté qui s'estompe. Mes jambes... elles conservent la mémoire sacrée des pirouettes vertigineuses, des grands jetés défiant la gravité... Mais elles ne répondent plus qu'avec des spasmes douloureux et des élancements lancinants. C'est une cage dorée, voyez-vous. Être une étoile dont la lumière est captive, incapable de scintiller, de s'épanouir dans l'espace de la scène.

FRANÇOISE

Votre lumière intérieure irradie toujours, Ysé. On perçoit la grâce qui danse encore en votre âme, la mélodie qui vibre sous la surface.

YSÉ

Mais une étoile a besoin de l'espace infini pour déployer sa lumière, Françoise... Mon corps était mon firmament, la toile sur laquelle mes rêves prenaient forme. Être réduite à l'immobilité... c'est comme avoir des ailes brisées, sentir la musique en soi sans pouvoir l'exprimer. Le silence de la danse est une agonie lente.

FRANÇOISE (S'approchant avec une petite fiole en cristal taillé, dont le liquide rose pâle irise doucement)

J'ai distillé un "élixir de l'envol" pour vous, Ysé. Une dernière pirouette vers un ballet éternel, où la douleur n'aura plus sa place.

YSÉ (Regardant la fiole avec une curiosité mêlée d'une douce tristesse et d'une lueur d'espoir fragile)

Un envol... vers quel nouveau ballet céleste ? Quelle scène m'attend au-delà du rideau ?

FRANÇOISE

Des pétales de rose de Damas, dont le parfum évoque la fragilité et la beauté éphémère de chaque représentation, une infusion de camomille sauvage pour apaiser les tensions et les douleurs du corps usé... et un soupçon de poussière de scène, recueillie sur les planches usées où vos rêves ont pris vie, où vos pieds ont effleuré la gloire.

Ysé prend la fiole avec une délicatesse infinie, la porte à son nez, fermant les yeux un instant pour inhaler le parfum subtil qui réveille des souvenirs enfouis.

YSÉ

L'odeur... elle me transporte dans les coulisses feutrées, au crissement des chaussons de satin sur le parquet ciré, à l'attente fébrile et excitante avant le lever de rideau... à la magie éphémère d'un instant de grâce, suspendu dans le temps.

Elle boit l'élixir lentement, chaque gorgée semblant effacer une part de sa douleur, libérant son corps de ses chaînes terrestres. Une expression de paix sereine et de douce acceptation se répand sur son visage.

YSÉ

Peut-être que de l'autre côté... la musique sera plus douce, le corps plus léger, libéré de toute entrave. Peut-être que je pourrai enfin m'élancer dans un grand jeté sans fin, m'envoler comme un cygne blanc sur un lac de lumière éternelle, où la danse ne connaît pas de fin.

Elle lâche doucement sa canne, qui tombe avec un léger écho sur le sol usé de la pharmacie. Elle ferme les yeux, un sourire d'une infinie douceur et d'une sérénité retrouvée se fige sur ses lèvres.

SCÈNE 15 : L'ÉCRIVAIN SANS FIN

Minuit. La pharmacie est éclairée par la seule lumière d'une lampe à pétrole posée sur le comptoir. Paul, 75 ans, visage mangé par une barbe grise, frappe frénétiquement sur une vieille machine à écrire portable. Le « cling » du retour chariot ponctue la nuit toutes les trente secondes.

PAUL (marmonnant)

Non... non ça ne rend pas le... il manque le... peut-être si j'utilisais une métaphore avec...

Il arrache la feuille, la froisse, recommence. Françoise observe en silence, versant du café dans une tasse ébréchée – la treizième depuis son arrivée.

FRANÇOISE (posant la tasse)

Votre éditeur attend toujours le manuscrit ?

PAUL (ricanant)

Mon éditeur ? Il est mort en 2001 ! Sa petite-fille m'envoie des mails en SMS qui disent « LOL » et « Ça slaps pas papy ». J'écris pour les vers de terre maintenant.

Il montre une pile de manuscrits hauts de trois pieds, couverts de notes frénétiques. Le titre « La Dernière Phrase » apparaît et disparaît sous les ratures.

PAUL (voix soudain fragile)

56 ans d'écriture. 27 romans. 438 critiques élogieuses. Et je ne sais même pas comment finir ma propre histoire.

Françoise sort un flacon en forme d'encrier, rempli d'un liquide noir profond qui semble absorber la lumière.

FRANÇOISE

Votre bouillon « Point Final ». Café éthiopien pour l'éveil ultime, encre de Chine pour la netteté... et une larme de Victor Hugo.

PAUL (saisissant le flacon comme une bouée)

Enfin... enfin je vais pouvoir...

Ses doigts tremblent au-dessus du bouchon. Puis il regarde la page blanche dans la machine. Un frisson le parcourt. Il repose délicatement le flacon et replace ses doigts sur le clavier)

PAUL (radieux)

J'ai trouvé ! C'était là devant moi depuis le début ! La dernière phrase est comme un...

Le rideau tombe sur le crépitemment furieux des touches et le sourire illuminé de Paul, écrivant toujours alors que l'aube commence à blanchir les vitres.

SCÈNE 16 : LE MAGICIEN RATÉ

Un après-midi d'orage. Richard, 68 ans, ancien illusionniste, fait danser trois gobelets en plastique sur le comptoir de la pharmacie. Son smoking râpé sent la naphtaline et la sueur nerveuse.

RICHARD (voix théâtrale)

Et maintenant... le célèbre tour de la disparition finale ! Observez bien, chère madame... Un, deux...

Le troisième gobelet tombe par terre. Richard rougit violemment. Françoise applaudit poliment.

FRANÇOISE (encourageante)

La passe de la main gauche était parfaite.

RICHARD (amer)

J'ai raté mon dernier spectacle. Le lapin a mordu un enfant. La femme sciée en deux a exigé des dommages. Même mon putain de pigeon a filé par la fenêtre des toilettes !

Il sort une photo jaunie de 1978 le montrant sur scène, entouré de fumée et de jolies assistantes. La comparaison avec son présent – cheveux clairsemés, mains tachées de tics nerveux – est cruelle)

FRANÇOISE (sortant un flacon fumant)

Votre bouillon « Dernier Tour ». Fumée de Bengale pour l'effet, réglisse noire pour le mystère... et une pincée de poudre d'étoile véritable.

RICHARD (saisissant le flacon comme une baguette magique)

Enfin... une illusion qui marchera !

Il boit d'un trait, tousse violemment, puis étend les bras pour son grand final... et reste là. Rien ne se passe. Son visage s'effondre.

RICHARD (voix brisée)

Même ça... même ça je rate...

Soudain, un passant colle son nez à la vitrine. Richard sursaute. Le passant applaudit, croyant à un vrai spectacle. Une lueur renaît dans les yeux du vieux magicien. Il ramasse prestement les gobelets et salue avec une grâce retrouvée.

RICHARD (chuchotant à Françoise)

Retenez votre bouillon. J'ai un public à émerveiller.

Le rideau tombe sur ses mains qui commencent un nouveau tour, tremblantes mais déterminées, alors que l'orage éclate enfin sur la ville.

SCÈNE 17 : LE MÉDECIN QUI DOUTAIT

Un matin brumeux. La pharmacie semble flotter dans une lumière laiteuse. Le Dr Lebrun, 52 ans, entre en frottant nerveusement ses mains gantées de latex. Son regard expert balaie les étagères avec une fausse nonchalance.

DR LEBRUN (trop enjoué)

Bonjour... euh... Françoise, c'est bien ça ? Terrible migraine ce matin. Vous auriez quelque chose de... radical ?

Françoise l'observe en essuyant lentement un mortier ancien. Un sourire énigmatique flotte sur ses lèvres.

FRANÇOISE

Bien sûr, docteur. La classique aspirine... ou votre fameux « cocktail maison » ? Celui que vous prescriviez à Mme Vercors avant son décès ?

Lebrun sursaute comme électrocuté. Son carnet de prescriptions tombe sur le sol, s'ouvrant à une page marquée « Décès suspects – Pharmacie centrale »)

DR LEBRUN (voix soudain rauque)

Comment vous... Je n'ai jamais... Qui êtes-vous vraiment ?

Françoise sort deux flacons jumeaux. L'un étiqueté « Camomille », l'autre sans nom, contenant un liquide noirâtre.

FRANÇOISE (calme)

Choisissez. Le bouillon du médecin qui soigne... ou celui du médecin qui juge.

Lebrun tend une main tremblante vers le flacon noir... puis recule brusquement en voyant son reflet se déformer dans le verre. Il saisit violemment l'autre flacon.

DR LEBRUN (hystérique)

C'est vous ! Tous ces décès ! Ces gens qui partaient trop souriants ! J'ai vos preuves maintenant !

Il brandit le flacon comme une arme. Françoise ne bouge pas, seulement un léger plissement des yeux.

FRANÇOISE (doux)

Buvez donc votre camomille, docteur. Votre main tremble depuis trois minutes. La maladie de Parkinson ne pardonne pas, n'est-ce pas ? Surtout pour un chirurgien.

Lebrun blêmit. Son bras droit tremble effectivement de manière incontrôlable. Il regarde son flacon avec une terreur nouvelle, comprend soudain que Françoise connaît son propre secret.

DR LEBRUN (voix brisée)

Je... je ne peux plus opérer. Depuis six mois. Tous ces patients que je ne sauverai plus...

Le rideau tombe sur le flacon de camomille qui se brise au sol, tandis que Lebrun s'effondre en larmes contre le présentoir à vitamines.

SCÈNE 18 : LA PHARMACIENNE INTERROGÉE

17h30. La pharmacie est méconnaissable – lumières crues, étiquettes scannées, tiroir-caisse informatisé. Solenn, 35 ans, pharmacienne moderne en blouse rose, pianote sur un clavier sous l'œil soupçonneux du gendarme Lacroix.

GENDARME LACROIX (tapant son carnet)

Alors récapitulons : aucun employé nommé Françoise. Aucune trace dans les registres. Pourtant, douze témoignages concordants décrivent une femme de 60-70 ans ici chaque vendredi.

Solenn hausse les épaules, montrant des écrans de surveillance. Images floues où une silhouette flotte entre les rayons, toujours floutée par un reflet ou une ombre.

SOLENN (agacée)

Je vous ai montré les caméras ! Regardez vous-même ! Personne n'entre ni ne sort hors des heures d'ouverture !

Elle ouvre violemment un vieux registre poussiéreux, le faisant tomber. Une photo s'en échappe – 1948, une pharmacienne souriante derrière ce même comptoir. Le gendarme la ramasse, et recule, étonné.

GENDARME LACROIX (voix étranglée)

C'est... c'est elle. Françoise Leblanc. Morte en 1984. Ma grand-mère l'adorait, elle parlait toujours de...

Solenn recule brusquement, heurtant une étagère. Un flacon tombe, se brise, répandant une odeur envoûtante de lavande et de... quelque chose d'indéfinissable.

SOLENN (murmure)

L'arrière-boutique. Je ne l'ai jamais... Personne n'y va jamais...

Le rideau tombe sur leurs ombres hésitantes se dirigeant vers la porte verrouillée, tandis que l'horloge murale sonne inexplicablement onze coups.

SCÈNE 17 : LA RÉVÉLATION FINALE

L'arrière-boutique. Une pièce figée dans le temps – alambics de cuivre, herbiers jaunis, étiquettes manuscrites. La lumière filtre à travers des bouteilles multicolores, projetant des auréoles spectrales. Solenn et le gendarme entrent comme dans un sanctuaire.

SOLENN (tremblante)

Ce... ce n'est pas possible. Cet endroit devrait être une réserve informatisée depuis 2015...

Le gendarme touche une table couverte de poussière.

GENDARME LACROIX

Regardez... les ordonnances.

Des centaines de fiches jaunies, toutes datées de vendredis, signées « F. Leblanc ». Les dernières – ce matin même. Solenn ouvre un petit carnet relié de cuir.

SOLENN (lisant)

« M. Bertin – mélisse et violette. Mme Jolicoeur – roses et larmes de ténor... » Mais c'est... c'est la liste des défunts !

Soudain, la radio des années 50 sur l'étagère grésille sans être branchée. Une voix familière chuchote entre les parasites...

VOIX DE FRANÇOISE (dans la radio)

Tous étaient prêts, Solenn. Tous sauf ceux qui ont trouvé une raison de rester.

NOIR

ANNEXES

Fiche personnages

Personnages Principaux

1. Françoise Leblanc (74 ans)

Pharmacienne bienveillante.

Sage, discrète, à l'écoute. Prépare des "petits bouillons" pour aider ceux qui souhaitent partir en paix. Son passé reste mystérieux, tout comme sa pharmacie hors du temps.

2. Solenn (35 ans)

Petite-fille de Françoise, pharmacienne moderne.

Pragmatique, rationnelle, elle ignore tout des activités de sa grand-mère jusqu'à la découverte troublante de l'arrière-boutique.

3. Le Gendarme Lacroix

Enquêteur sceptique.

Interrogé par des témoignages sur une "pharmacienne fantôme", il découvre avec stupeur le registre des défunts et l'héritage trouble de Françoise.

Les "Clients" de Françoise

Ceux qui partent

- M. Bertin** (78 ans) – Le professeur étourdi.

Ancien professeur de lettres, hanté par l'oubli. Retrouve un éclair de mémoire grâce au bouillon.

- Mme Jolicoeur (78 ans) – L'ancienne diva.

Chanteuse d'opéra mégalomanie, rêve d'une mort théâtrale. Meurt en chantant « Vissi d'arte ».

- Bernard (72 ans) – Le marathonien épuisé.

Amputé, nostalgique de ses courses. S'effondre après un dernier sprint symbolique.

- Jeanne (87 ans) – La femme qui voulait voir la mer.

N'a jamais quitté sa ville. Refuse le bouillon et part vers Dieppe pour enfin voir l'océan.

- L'Inconnue (40 ans) – La femme sans identité.

Se croit un cobaye de labo. Repart après avoir laissé une empreinte, preuve qu'elle "existe".

- Ysé (76 ans) – La danseuse étoile.

Atteinte de douleurs chroniques, rêve d'un dernier envol. Meurt en lâchant sa canne.

- Gaspard (82 ans) – L'astronome aveugle.

Ne supporte plus de ne plus voir les étoiles. Boit un élixir aux "larmes de comète".

- Anselme (68 ans) – Le collectionneur de silences.

Aspire au néant sonore. Disparaît dans un silence absolu.

Ceux qui restent

- Les Époux Lenoir (80 ans) – *Le couple inséparable.

Viennent chaque vendredi pour le bouillon, mais repartent toujours à cause d'une raison futile (le match, le facteur...).

- Gérard (55 ans) – L'homme en trop.

Solitaire, prêt à mourir... jusqu'à ce que son chat Minou revienne.

- Lucas (22 ans) – L'étudiant en médecine désabusé.

Venu pour en finir, repart inspiré par les remèdes anciens.

- Paul (75 ans) – L'écrivain obsédé par sa "dernière phrase".

Préfère continuer à écrire plutôt que de boire le bouillon.

- Richard (68 ans) – Le magicien raté.

Retrouve un public inattendu et renonce à son geste.

- Marcelle (90 ans) – La femme aux lettres d'adieu.

Bloquée sur la lettre à son fils mort. Préfère enfin l'écrire plutôt que de partir.

- Dr Lebrun (52 ans) – Le médecin rongé par la culpabilité.

Venu accuser Françoise, il s'effondre en réalisant qu'elle connaît son secret (sa maladie de Parkinson).

Analyse Littéraire

Le Titre : « Le Petit Bouillon de 11h00 » sonne de manière anodine, presque banale, contrastant fortement avec le thème de la mort et de l'euthanasie suggéré par la préface et l'intrigue. Cette simplicité apparente pourrait être une stratégie pour désamorcer la gravité du sujet et inviter à une réflexion plus douce et humaine.

La Préface "Posthume" de Jean Anouilh : L'attribution à Anouilh, avec la précision "enfin, presque...", établit immédiatement un ton ironique et une distance par rapport à l'auteur véritable (Eric Fernandez Leger). Anouilh, dramaturge connu pour son exploration des dilemmes moraux et son style souvent grinçant, sert ici de figure tutélaire, validant en quelque sorte la pièce et orientant notre lecture.

Métaphore de la Mauvaise Herbe : La comparaison de la pièce à une "mauvaise herbe, entêtante, entre les pavés des conventions" suggère son caractère subversif et sa capacité à déranger les idées reçues.

Paradoxe Vie/Mort : Anouilh souligne l'étrange capacité de cette histoire de morts à parler si bien de la vie, un paradoxe qui sera central dans notre analyse.

Françoise, Anti-Héroïne Moderne : Il la dépeint comme une figure singulière, une "fée Carabosse en blouse grise" qui offre une "issue" là où la société ne propose que l'attente. Son rôle d'écoute est mis en avant, contrastant avec une société souvent sourde aux souffrances silencieuses.

Rejet de l'Étiquette "Euthanasie" : Anouilh insiste sur le fait que la pièce n'est pas sur l'euthanasie, mais sur l'écoute. Cela nuance la lecture et invite à considérer la dimension humaine et relationnelle de l'acte.

Le Théâtre du Grotesque et du Sublime : Les exemples de la diva et du professeur illustrent le mélange des genres, la "farce tragique ou tragédie qui fait rire" annoncée plus loin.

Le Mystère de Françoise : Son ambiguïté ("Fantôme ? Sainte ? Simple femme...") est soulignée, la comparant aux machinistes qui œuvrent dans l'ombre pour créer la magie.

Invitation au Spectateur : La conclusion de la préface est une invitation directe à l'immersion dans cet univers particulier, tout en rappelant la liberté du spectateur face à la proposition du "bouillon".

L'Intrigue et les Personnages : Un Échantillon d'Humanité Face à la Fin

Le Lieu Unique : La pharmacie de quartier devient le théâtre de ces adieux. C'est un lieu familier, associé à la guérison, qui se transforme en un espace de transition.

La Diversité des "Clients" : La liste des personnages révèle une galerie d'êtres humains touchants dans leur singularité : le professeur étourdi, la diva flamboyante, le couple inséparable, l'étudiant désabusé, l'homme solitaire, la femme sans identité... Chacun porte une histoire et une manière d'envisager la fin.

Françoise et Solenn : Le duo de pharmaciennes, grand-mère et petite-fille, suggère une transmission, peut-être d'un savoir-faire ou d'une philosophie. La présence du gendarme Lacroix introduit un élément d'enquête et de suspicion, potentiellement source de tension dramatique.

Les Deux Groupes : La distinction entre "ceux qui partent" et "ceux qui restent" est intéressante. Les seconds pourraient servir de contrepoint, illustrant les raisons de s'accrocher à la vie ou les difficultés à laisser partir.

Analyse des Scènes 1 à 6 : Échos de la Préface et Mise en Scène des Thèmes

Scène 1 : Le Professeur Étourdi

L'Oubli et la Mémoire : Cette scène illustre la perte de mémoire, la peur de "devenir un fantôme avant d'être mort", un thème évoqué par Anouilh.

La Patience et l'Écoute de Françoise : Sa connaissance des détails de la vie de M. Bertin témoigne de son attention et de son écoute, au-delà de la simple transaction pharmaceutique.

La Poésie comme Ancrage : Les références à Ronsard et Baudelaire soulignent l'importance de la culture et de la mémoire littéraire comme éléments constitutifs de l'identité.

Le "Bouillon" comme Invitation Douce : La proposition du "petit bouillon de 11h00" est faite avec douceur et respect.

Le Revirement Final : Le souvenir retrouvé grâce à l'odeur du livre ancien est un tournant inattendu. La mémoire, déclenchée par un détail sensoriel, le ramène à un désir de vivre, illustrant la complexité du désir de partir. La dernière réplique de Françoise sur le "jardin de la mémoire" est poétique et significative.

Scène 2 : L'Ancienne Diva

Le Théâtre dans le Théâtre : Mme Jolicoeur est une figure théâtrale jusqu'au bout, souhaitant une mort "à la hauteur de son talent".

Le Grotesque et le Sublime : Son contre-ut flamboyant avant de s'écrouler incarne ce mélange des genres souligné par Anouilh.

La Nostalgie et la Reconnaissance : L'écoute de son propre enregistrement réveille en elle un sentiment de sa propre grandeur, retardant un instant son départ.

La Mise en Scène de la Mort : Le ticket d'opéra sur sa poitrine théâtralise sa fin.

Scène 3 : Le Couple Indissociable

L'Amour et la Routine : Les Lenoir illustrent un couple dont la relation est faite de chamailleries affectueuses et d'habitudes tenaces, des raisons de rester ancrées dans la vie.

Le Report Constant : Leur venue régulière sans jamais prendre le bouillon souligne leur ambivalence face à la mort et leur besoin de s'accrocher aux petits détails du quotidien.

La Tendresse de Françoise : Son observation pleine de tendresse et sa compréhension de leur dynamique sont palpables.

La Dernière Réplique : La réflexion de Françoise sur l'amour comme "raison de rester" est une clé de lecture importante.

Scène 4 : L'Étudiant Égaré

La Crise de Sens : Lucas incarne le désenchantement face à un idéal perdu, une forme de "mort" intérieure.

La Connaissance Alternative de Françoise : Elle propose des remèdes traditionnels, une autre forme de savoir face à la médecine conventionnelle.

Le Réveil de la Curiosité : L'herbier et la mention des remèdes médiévaux ravivent son intérêt intellectuel et son désir d'apprendre.

Le Départ Hâtif : Son départ précipité montre un regain d'énergie et un nouvel objectif, détournant son intention initiale.

La "Guérison de Soi-Même" : La dernière réplique de Françoise suggère que son intervention visait à le reconnecter à son propre désir.

Scène 5 : L'Homme en Trop

La Solitude et le Sentiment d'Inutilité : Gérard est un personnage profondément seul, pour qui la vie semble n'avoir plus de sens.

L'Élément Inattendu : L'irruption de Minou, le chat, est un élément de rupture comique et inattendu.

L'Attachement Affectif : Le lien avec l'animal, même source de contraintes, devient une raison de rester.

Le Report et l'Espoir : Son engagement à revenir pour le flacon suggère un léger regain d'espoir et un report de sa décision.

Scène 6 : La Femme Qui n'existait Pas

La Question de l'Identité : Ce personnage pose une question philosophique sur l'existence et la reconnaissance.

L'Importance du Récit : Françoise suggère que même sans existence officielle, on peut exister à travers les histoires.

L'Ouverture à la Vie : La lueur dans ses yeux et sa question finale indiquent un possible revirement, un désir de s'inscrire dans une histoire.

Thèmes Émergents :

L'Écoute et l'Empathie : Françoise se positionne comme une figure d'écoute essentielle pour ces individus en fin de parcours ou en crise existentielle.

La Dignité de la Fin de Vie : La pièce aborde la question du droit de choisir sa propre fin, mais sous l'angle de l'accompagnement et du soulagement de la souffrance.

La Complexité du Désir de Mourir : Les revirements inattendus des personnages montrent que le désir de partir n'est pas toujours linéaire et peut être influencé par des souvenirs, des affections, ou de nouveaux centres d'intérêt.

Le Pouvoir des Petits Détails : Une odeur, un souvenir, un animal de compagnie, un match de foot... Ce sont souvent des éléments anodins qui retiennent les personnages à la vie.

La Frontière Floue entre la Vie et la Mort : La pièce explore cet espace liminal avec sensibilité et humour.

Le Rôle du Théâtre : À travers les références à la diva et la mise en scène de certaines morts, la pièce semble interroger le rôle du théâtre dans l'exploration de ces moments ultimes.

Questions pour une Analyse Plus Poussée :

Comment interpréter le rôle de Solenn et du Gendarme Lacroix dans la suite de la pièce ?

Quelle est la nature exacte du "petit bouillon de 11h00" ? Est-ce un poison doux, un placebo, ou un catalyseur psychologique ?

Comment la tragi-comédie se manifeste-t-elle concrètement dans le déroulement des scènes ?

Quelle est la vision de la société qui se dégage de la pièce à travers le regard de Françoise et des "clients" ?

Le "presque" d'Anouilh dans sa signature a-t-il une signification particulière ?

En conclusion, cette pièce semble être une exploration touchante et nuancée de la fin de vie et du désir de partir, loin d'un simple plaidoyer pour l'euthanasie. L'humanité des personnages, la figure énigmatique de Françoise et le mélange des tons promettent une œuvre théâtrale riche en émotions et en réflexions. Les premières scènes confirment les intuitions de la préface d'Anouilh et ouvrent de nombreuses pistes d'analyse.

Dossier pédagogique

Titre du Dossier : "Le Petit Bouillon de 11h00"

Auteur : Éric Fernandez Léger

Exploration de la Vie, de la Mort et de l'Humanité

Public Cible : (À adapter selon le niveau des élèves : Lycée, enseignement supérieur...)

Objectifs Pédagogiques :

Compréhension de l'œuvre :

Identifier les thèmes principaux de la pièce.

Comprendre l'intrigue et le rôle des personnages.

Analyser la structure dramatique et l'évolution des scènes.

Analyse littéraire :

Étudier les procédés d'écriture (dialogues, didascalies, symboles).

Identifier le registre de langue et le ton de la pièce (tragi-comédie humaniste).

Analyser la fonction de la préface posthume de Jean Anouilh.

Réflexion thématique :

Aborder les questions de la fin de vie, de l'euthanasie, de la dignité humaine.

Réfléchir sur le rôle de l'écoute et de l'empathie.

Questionner la place de la mémoire, des regrets et des attachements dans le désir de vivre ou de mourir.

Explorer la complexité des relations humaines face à la mort.

Développement de compétences :

Lecture analytique et interprétative.

Expression écrite et orale argumentée.

Travail collaboratif et débat.

Sensibilisation à des questions éthiques et humaines.

Contenu du Dossier :

I. Présentation de l'Œuvre et de son Contexte :

L'Auteur :

Biographie succincte d'Éric Fernandez Léger.

Sa démarche d'écriture et ses autres œuvres (si pertinent).

La Préface "Posthume" de Jean Anouilh :

Analyse de la préface :

Le titre ironique et l'effet de surprise.

La vision d'Anouilh sur la pièce (mauvaise herbe, paradoxe vie/mort, Françoise comme anti-héroïne).

Le rejet de l'étiquette "euthanasie" au profit de l'écoute.

Les éléments de tragi-comédie annoncés.

Le mystère autour de Françoise.

L'invitation au spectateur.

Discussion : Quel est l'effet de cette préface sur notre lecture de la pièce ? Pourquoi attribue-t-on ces mots à Anouilh ?

Le Genre : La Tragi-comédie Humaniste :

Définition et caractéristiques de la tragi-comédie.

Analyse des éléments tragiques et comiques présents dans les premières scènes.

En quoi l'adjectif "humaniste" qualifie-t-il cette pièce ?

Contexte Thématique : La Fin de Vie et l'Euthanasie :

Présentation des différentes perspectives sur la fin de vie et l'euthanasie (sans prendre position, mais en informant).

Vocabulaire spécifique (soins palliatifs, sédation profonde, etc.).

Questionnement éthique : Quel est le rôle de la société face à la souffrance et au désir de mourir ?

II. Analyse Approfondie des Scènes (Exemples pour les Scènes 1 à 3, à adapter pour la suite) :

Scène 1 : Le Professeur Étourdi :

Lecture analytique :

L'atmosphère de la pharmacie (lumière, objets).

La caractérisation de M. Bertin (apparence, langage, mémoire).

Le rôle de Françoise (patience, connaissance, le "petit bouillon").

L'importance des souvenirs et des détails personnels.

Le revirement final et sa signification.

Pistes d'interprétation :

La mémoire comme lien à la vie.

Le rôle de Françoise comme "électricienne de la mémoire" (selon Anouilh).

La complexité du désir de partir.

Scène 2 : L'Ancienne Diva :

Lecture analytique :

L'entrée théâtrale de Mme Jolicoeur.

Son langage flamboyant et son rapport à son passé de diva.

Le "bouillon spécial Diva" et ses ingrédients symboliques.

Le rôle de la musique et de la nostalgie.

La mise en scène de sa mort.

Pistes d'interprétation :

La recherche d'une mort digne et à son image.

Le pouvoir de l'art et de la reconnaissance.

La théâtralité de la vie et de la mort.

Scène 3 : Le Couple Indissociable :

Lecture analytique :

La dynamique du couple Lenoir (chamaileries, affection).

Leur rapport au "bouillon" et leur report constant.

L'importance des habitudes et des petits riens.

Le rôle de l'amour comme "raison de rester".

Pistes d'interprétation :

La force du lien conjugal face à la mort.

Les raisons simples de s'accrocher à la vie.

La tendresse de Françoise face à cette hésitation.

III. Étude des Personnages :

Françoise : Figure Centrale et Énigmatique :

Analyse de son rôle, de son comportement, de son langage.

Comment interpréter son silence et sa connaissance des autres ?

Est-elle une sainte, une criminelle, une figure compassionnelle ?

En quoi correspond-elle à l'"anti-héroïne moderne" décrite par Anouilh ?

Les "Clients" de Françoise :

Étude des différents types de personnages et de leurs motivations.

Comment leurs histoires individuelles éclairent-elles les thèmes de la pièce ?

Y a-t-il des figures plus emblématiques que d'autres ?

Les Personnages Secondaires (Solenn, Le Gendarme Lacroix) :

Quel est leur rôle dans l'économie de la pièce (même si peu développés dans les extraits) ?

Quelles questions soulève la présence du gendarme ?

IV. Thèmes Clés et Axes de Réflexion :

L'Écoute et l'Empathie :

Comment Françoise pratique-t-elle l'écoute active ?

En quoi l'empathie est-elle essentielle dans l'accompagnement ?

La société actuelle accorde-t-elle suffisamment de place à l'écoute ?

La Dignité Humaine Face à la Mort :

Qu'est-ce qu'une "mort digne" pour les différents personnages ?

Comment la pièce aborde-t-elle la question de la souffrance ?

Le "petit bouillon" est-il une réponse à un manque de dignité offerte par la société ?

La Mémoire et le Temps :

Le rôle des souvenirs dans le désir de vivre ou de mourir.

La perception du temps qui s'étire ou se rétrécit à l'approche de la fin.

Comment la pièce utilise-t-elle les objets et les détails du passé ?

L'Attachement et la Solitude :

L'importance des liens affectifs comme raison de rester.

La solitude comme facteur pouvant conduire au désir de partir.

Comment la pièce met-elle en scène ces différentes formes de relations ?

La Frontière entre la Vie et la Mort :

La pièce explore-t-elle un espace liminal ?

Comment les personnages oscillent-ils entre le désir de vivre et celui de mourir ?

Le Théâtre et la Réalité :

La théâtralité de certains personnages et de certaines situations.

Comment la pièce utilise-t-elle les codes du théâtre pour aborder des sujets graves ?

V. Activités Pédagogiques Possibles :

Lecture à voix haute et interprétation des dialogues.

Analyse de passages clés et explication de texte.

Débats et discussions sur les thèmes abordés.

Travail sur la caractérisation des personnages.

Écriture créative (imaginer la suite de l'histoire de certains personnages, écrire une lettre à Françoise, etc.).

Recherche documentaire sur l'euthanasie et les soins palliatifs (avec un encadrement rigoureux).

Mise en scène de courtes scènes.

Comparaison avec d'autres œuvres littéraires ou cinématographiques abordant des thèmes similaires.

Réflexion personnelle sur son propre rapport à la vie et à la mort.

VI. Prolongements Possibles :

Lecture d'articles de presse ou de témoignages sur la fin de vie.

Visionnage de documentaires ou de films traitant des mêmes sujets.

Rencontre avec des professionnels de la santé ou de l'accompagnement en fin de vie (si possible et pertinent).

VII. Évaluation :

Participation en classe et qualité des interventions orales.

Travaux écrits (analyses de texte, essais argumentatifs).

Présentations orales.

Évaluation de la compréhension globale de l'œuvre.

Conseils pour l'Enseignant :

Sensibilité et Neutralité : Aborder les thèmes délicats de la fin de vie avec tact et sans imposer de jugement moral. Encourager l'expression des opinions dans le respect de chacun.

Cadre Sécurisant : Créer un espace de discussion où les élèves se sentent en confiance pour poser des questions et partager leurs réflexions.

Ouverture et Complexité : Souligner la complexité des questions soulevées par la pièce et éviter les réponses simplistes.

Focus sur l'Humain : Mettre l'accent sur l'humanité des personnages et les émotions qu'ils traversent.

Dossier de mise en scène:

Note d'Intention :

Thèmes Centraux : Réaffirmer les thèmes majeurs identifiés (l'écoute, la dignité, la complexité du désir de mourir, la mémoire, l'attachement, la frontière vie/mort) et expliquer comment la mise en scène les mettra en lumière.

Tonalité Générale : Préciser l'équilibre recherché entre le tragique et le comique, l'humanisme et la mélancolie. Comment la mise en scène traduira-t-elle cette "tragi-comédie humaniste" ?

Parti Pris Esthétique : Décrire l'univers visuel et sonore envisagé. Quel type d'atmosphère souhaite-t-on créer ? Quel rapport au réalisme ?

I. L'Espace Scénique :

Conception du Décor :

Le Lieu Unique : La pharmacie comme espace central. Comment sera-t-elle représentée ? Réaliste, stylisée, métaphorique ?

Les Éléments Essentiels : Le comptoir, les étagères remplies de bocaux, l'horloge, le gramophone... Leur disposition, leur matériau, leur couleur.

Évolution de l'Espace (si prévue) : L'espace se transformera-t-il légèrement au fil des scènes ou restera-t-il constant ?

Symbolisme du Lieu : La pharmacie, lieu de soin et de guérison, devient un lieu d'adieu. Comment le décor soulignera-t-il cette dualité ?

Lumière :

Atmosphère par Scène : Comment la lumière évoluera-t-elle pour traduire les différentes ambiances (matin doux, midi cru, après-midi doré, soir mélancolique) ?

Utilisation des Couleurs et des Intensités : Quelles couleurs dominantes ? Des contrastes marqués ou des transitions douces ?

Effets Spécifiques : Comment la lumière pourra-t-elle souligner des moments clés (souvenirs, émotions fortes) ?

Son et Musique :

Ambiance Sonore : Les bruits de la pharmacie (clochette, tic-tac de l'horloge, grésillement de la radio, bouilloire). Leur importance dans la création de l'atmosphère.

Musique : Présence ou absence de musique ? Si oui, quel type (classique, populaire, originale) et à quels moments ? La valse lointaine mentionnée dans la scène 1. L'opéra pour Mme Jolicoeur.

Effets Sonores Spécifiques : Le miaulement de Minou, le contre-ut de la diva, etc.

II. Les Personnages et leur Incarnation :

Françoise :

Physique et Costume : Comment son allure de "fée Carabosse en blouse grise" sera-t-elle interprétée ? Quels détails de son costume souligneront sa personnalité ?

Gestuelle et Mouvement : Comment se déplace-t-elle dans l'espace ? Quels sont ses gestes caractéristiques (l'arrangement des flacons, l'essuyage des verres) ?

Voix et Rythme : Quel ton de voix adoptera-t-elle ? Un débit lent et posé, ou plus vif ?

Relation aux Autres : Comment se manifeste sa patience, son écoute, sa tendresse à travers son jeu ?

Les "Clients" :

Particularités Physiques et Costumes : Comment l'apparence de chaque personnage (M. Bertin courbé, Mme Jolicoeur flamboyante, les Lenoir assortis...) traduira-t-elle leur histoire et leur personnalité ?

Gestuelle et Mouvement : Comment leur état physique et émotionnel se manifesteront-ils dans leur manière de se mouvoir ?

Voix et Rythme : Comment leur langage et leur débit de parole les caractériseront-ils ?

Leurs Interactions avec Françoise et entre eux (pour les couples) : Comment la mise en scène soulignera-t-elle ces relations ?

Les Personnages Secondaires (Solenn, Le Gendarme Lacroix) :

Leur Rôle Visuel : Comment leur présence (ou absence dans les premières scènes) sera-t-elle marquée ?

Leur Dynamique avec Françoise : Quel type de relation la mise en scène suggérera-t-elle ?

III. Le Déroulement de l'Action et le Rythme :

Rythme Général de la Pièce : Alternance de moments lents et contemplatifs avec des instants plus vifs ou inattendus (comme l'arrivée de Mme Jolicoeur ou l'agitation de M. Bertin).

Rythme par Scène : Comment le rythme évoluera-t-il au sein de chaque rencontre ? Les silences, les hésitations, les accélérations.

Transitions entre les Scènes : Comment le passage d'une histoire à l'autre sera-t-il marqué (lumière, son, déplacement d'éléments de décor) ?

Moments Clés à Souligner : L'offre du "bouillon", les souvenirs ravivés, les revirements de situation. Comment la mise en scène les mettra-t-elle en évidence ?

IV. Symbolisme et Métaphores Visuelles :

Les Objets : Le "petit bouillon", les flacons, le gramophone, l'horloge, les livres... Leur signification symbolique et leur utilisation scénique.

Les Couleurs : La blouse grise de Françoise, le rouge de la cape de la diva, les couleurs des boccas... Leur éventuelle portée symbolique.

La Lumière et l'Ombre : Comment jouer avec les contrastes pour souligner des états d'âme ou des thèmes ?

Le Mouvement et l'Immobilité : Comment traduire visuellement l'hésitation, le désir de partir, le retour à la vie ?

V. Notes Spécifiques par Scène (Exemples pour les Scènes 1 à 3) :

Scène 1 : Le Professeur Étourdi :

Souligner l'immobilité initiale de M. Bertin face à l'activité de Françoise.

Rendre visible la progression de sa mémoire à travers son attitude et ses gestes.

Marquer le contraste entre la douceur de l'offre du "bouillon" et le sursaut de vitalité finale.

Utiliser la lumière pour souligner le "soleil intérieur" de M. Bertin à la fin.

Scène 2 : L'Ancienne Diva :

Créer une entrée spectaculaire pour Mme Jolicoeur.

Mettre en évidence sa théâtralité et son rapport à son propre mythe.

Utiliser la lumière et le son (le gramophone) pour créer une atmosphère chargée d'émotion.

Souligner la beauté et la puissance de son dernier contre-ut.

Scène 3 : Le Couple Indissociable :

Montrer leur gémellité et leur interdépendance à travers leurs mouvements et leur proximité.

Rendre palpable leur hésitation et leur attachement aux détails du quotidien.

Souligner la tendresse mélancolique de Françoise à leur départ.

VI. Collaboration Artistique :

Direction d'Acteurs : Comment guider les acteurs pour incarner au mieux les personnages et leurs émotions ? Quel type de jeu sera privilégié (naturaliste, stylisé) ?

Costumes : Notes sur la conception des costumes en collaboration avec le costumier.

Lumières : Dialogue avec le créateur lumière pour traduire les intentions de la mise en scène.

Son et Musique : Collaboration avec le créateur sonore et/ou le compositeur.

Scénographie : Échanges avec le scénographe sur la conception et la réalisation du décor.

Mise en scène (sans moyens techniques sophistiqués)

C'est une pièce absolument magnifique et touchante, pleine de poésie et d'humanité ! Pour la mettre en scène dans un petit théâtre sans moyens techniques sophistiqués, l'idée est de miser sur la suggestion, l'imagination et la performance des acteurs. Voici une proposition axée sur la simplicité et l'émotion.

Concept Général : La Pharmacie, un Sanctuaire Hors du Temps

L'idée est de faire de la pharmacie un lieu magique et intemporel, un entre-deux où la réalité se tord et où les âmes viennent chercher non pas des remèdes physiques, mais des antidotes à leurs maux existentiels. Françoise est la gardienne de ce seuil, une figure quasi mythique, une passeuse d'âmes.

Scénographie (minimaliste et modulable)

Le décor : Un seul décor fixe, la pharmacie.

Comptoir en bois vieilli : C'est l'élément central. Il doit être assez large pour que les personnages puissent y poser des objets, s'y appuyer, et qu'il serve de surface de jeu.

Étagères : Simples planches en bois derrière le comptoir, chargées de bocaux en verre de toutes formes et couleurs (vides ou remplis d'eau colorée, de sables, de feuilles séchées). Des étiquettes manuscrites ajoutent au charme d'antan.

Chaise ou tabouret : Un ou deux, en bois ou en rotin, pour les visiteurs.

Horloge murale ancienne : Qui sonne de manière audible, mais sans que l'on voie de mécanisme complexe (juste l'effet sonore).

Porte d'entrée : Simple, avec une clochette à l'ancienne.

Lumière : Uniquement des lampes de type pétrole ou des ampoules à filaments chauds pour les scènes de nuit/crépuscule. La lumière du jour sera suggérée par l'orientation des personnages et quelques tissus clairs.

Accessoires : Chaque objet est significatif.

Flacons de Françoise : Ils peuvent être de formes et de couleurs différentes pour chaque "bouillon", mais toujours simples, en verre.

Objets personnels des clients : Le parapluie de M. Bertin, la carte Vitale, les photos du chat ; la cape de Mme Jolicoeur, son collier ; le sac de Lucas, sa feuille d'examen ; l'écharpe de Gérard, le chat-marionnette ; la mallette de Marcelle, les lettres ; etc. La suggestion est plus importante que le réalisme.

Son : Clochette de la porte, tic-tac de l'horloge, grésillement de radio, valse lointaine (gramophone réel ou son pré-enregistré simple), bruit de la pluie, mouettes (pour Jeanne). Pas de musique

dramatique, juste des ambiances sonores discrètes et significatives.

Lumière : Très simple. Utiliser des gels de couleur pour suggérer les ambiances : bleu-gris pour le matin brumeux, doré pour l'après-midi, orange-rouge pour le crépuscule. Des spots directionnels pour isoler les personnages si nécessaire. L'arrière-boutique peut être plongée dans l'obscurité ou faiblement éclairée pour créer le mystère.

Mise en Scène Détaillée par Scène

Scène 1 : Le Professeur Étourdi

Ambiance : Douce lumière matinale, légèrement bleutée (suggestion par un filtre ou un jeu de lumières).

Jeu : Françoise est méticuleuse, ses gestes sont précis et calmes. M. Bertin est physiquement "courbé comme un point d'interrogation", il erre.

Éléments clés : La carte Vitale, les photos de Mistigri, le sonnet. La tasse de porcelaine, la bouilloire (suggestion sonore).

Moment fort : Le silence après "une vieille feuille qui ne sait plus quel arbre l'a portée". L'immobilité de Françoise. Le départ brusque de M. Bertin, qui retrouve une vivacité inattendue. Françoise ramasse le flacon avec une infinie délicatesse, comme un objet précieux.

Scène 2 : L'Ancienne Diva

Ambiance : Lumière plus dorée, presque théâtrale.

Jeu : Mme Jolicoeur entre avec un geste ample et dramatique, sa cape doit être visible et accentuer son mouvement. Françoise est amusée mais respectueuse.

Éléments clés : La cape, le gramophone (utilisé réellement ou son pré-enregistré crédible). La fiole rose pétillant.

Moment fort : La surprise de Mme Jolicoeur en entendant "Casta Diva", puis sa fragilité ("J'avais oublié... à quel point j'étais divine"). Son contre-ut peut être mimé avec une puissance vocale incroyable de l'actrice, ou amplifié par un effet sonore simple si possible, mais le plus important est le choc qu'il provoque (le flacon de sirop qui se

brise peut être juste un son ou un geste symbolique). Sa "chute" est chorégraphiée, élégante, un ultime acte.

Scène 3 : Le Couple Indissociable

Ambiance : Lumière franche de midi.

Jeu : Les Lenoir entrent en se chamaillant, leurs mouvements sont vifs malgré leur âge. Françoise les observe avec une tendresse visible.

Éléments clés : Les deux tasses, la montre à gousset, le chapeau à fleurs.

Moment fort : Le silence après l'évocation du gâteau de mariage, leurs mains qui se cherchent. Leurs raisons de ne pas prendre le bouillon sont des prétextes joyeux et pleins de vie. Leur départ, toujours en désaccord mais ensemble. Le geste de Françoise qui "essuie une larme imaginaire" est une touche poétique.

Scène 4 : L'Étudiant Égaré

Ambiance : Lumière de l'après-midi, plus douce.

Jeu : Lucas est courbé, fatigué, anxieux. Françoise est calme, presque impassible, ne le juge pas.

Éléments clés : La feuille froissée, la graine de pavot, l'herbier jauni, la viole bleue.

Moment fort : Le rire sec de Lucas, puis sa fascination pour la graine et le carnet. Sa transformation est rapide et explosive, le renversement de la chaise doit être un effet de surprise.

Scène 5 : L'Homme en Trop

Ambiance : Lumière oblique de l'après-midi, un peu triste.

Jeu : Gérard est une "ombre", courbé. Françoise est d'une compassion silencieuse.

Éléments clés : Son écharpe grise. Le flacon bleu nuit.

Moment fort : L'apparition du chat (Minou). C'est le point de bascule. La marionnette doit être manipulée de manière très expressive par Françoise, créant un véritable personnage. La flaque irisée doit être

suggérée par un drapé ou un petit mouvement. Le rire rauque de Gérard est un moment clé de libération.

Scène 6 : La Femme qui n'Existait Pas

Ambiance : Lumière orangée, presque mystique.

Jeu : L'inconnue est immobile, sans expression. Françoise est d'une grande douceur, presque méditative.

Éléments clés : Le flacon transparent qui "absorbe la lumière" (jeu de lumière sur le flacon). Le registre poussiéreux.

Moment fort : La lueur qui naît dans les yeux de la femme, sa voix qui devient "soudain vivante". Le geste de l'empreinte digitale sur le comptoir est un moment fort et symbolique.

Scène 7 : La Femme qui Voulait Voir la Mer

Ambiance : Lumière déclinante, orangée.

Jeu : Jeanne est frêle mais sa détermination grandit. Françoise devient son "guide".

Éléments clés : Les coquillages (peuvent être de vrais coquillages disposés), la louche en bois, le seau en zinc.

Mise en place de l'arrière-boutique : Le rideau est tiré pour révéler l'espace "plage". Le bac à sable peut être un simple bac en bois. Le ventilateur avec les rubans bleus est essentiel pour créer l'illusion du vent et de l'eau. Le bruit des mouettes.

Moment fort : Le rire enfantin de Jeanne sur le sable. Son revirement "Non. Je veux la vraie." Le geste de jeter le flacon dans le seau est puissant. Le départ impulsif de Françoise avec Jeanne est une scène finale inattendue et pleine d'espoir.

Scène 8 : Le Marathonien Épuisé

Ambiance : Lumière rouge orangé du couchant.

Jeu : Bernard est haletant, épuisé, mais toujours avec une fierté. Françoise est présente, soutenante.

Éléments clés : Le survêtement râpé, la médaille, la prothèse (suggestion par la gestuelle ou un vêtement adapté). Les baskets neuves.

Moment fort : La description de la prothèse, qui révèle la souffrance. Le don des baskets et le dernier "sprint" symbolique dans la pharmacie. Sa chute, non pas d'échec, mais de victoire. Le flacon intact symbolise qu'il n'en a plus besoin.

Scène 9 : L'Astronome Étoilé

Ambiance : Lumière douce et tamisée.

Jeu : Gaspard est d'une douceur mélancolique, ses gestes sont lents. Françoise est réceptive à sa poésie.

Éléments clés : La canne en croissant de lune, la carte du ciel, la lentille brisée (les fragments peuvent scintiller). Le flacon "ciel nocturne".

Moment fort : L'évocation de la nébuleuse, la tristesse du prisme brisé. Le "bouillon des constellations" et la description des ingrédients. Son sourire paisible et la carte du ciel qui glisse de ses mains.

Scène 10 : Le Jardinier de l'Invisible

Ambiance : Lumière de matin de printemps, douce, presque irréelle.

Jeu : M. Lefèvre est accablé, ses gestes sont lourds. Françoise est à la fois compréhensive et ferme.

Éléments clés : Le pot de basilic desséché. Le sachet de graines "Cécité Volontaire". L'arrosoir en cuivre.

Moment fort : La révélation du "don" et la petite-fille. Le moment où il jette les graines dans le pot, refusant d'oublier. Françoise qui arrose, symbole d'espoir et de continuité.

Scène 11 : Le Chef Étoilé

Ambiance : Lumière dorée tamisée.

Jeu : Auguste est grandiloquent, exigeant, puis subitement fragile. Françoise est calme, le met à l'aise.

Éléments clés : La veste de chef, la toque blanche, les couteaux japonais. Les sept fioles de bouillons.

Moment fort : Sa dégustation théâtrale. Le basculement en larmes à l'évocation du velouté de sa grand-mère. La description de ses

mains déformées. Le refus du bouillon et la reprise de sa passion.
Le cliquetis des couteaux en fond sonore.

Scène 12 : Le Collectionneur de Silences

Ambiance : Lumière calme, sereine, presque méditative.

Jeu : Anselme est d'une lenteur et d'une sérénité remarquables.
Françoise partage cette quête de paix.

Éléments clés : Le flacon d'eau limpide.

Moment fort : La quête du "néant sonore". La description des ingrédients de la potion. La boire en silence, l'immobilité d'Anselme et le tic-tac de l'horloge qui s'estompe.

Scène 13 : La Femme aux Lettres d'Adieu

Ambiance : Jour de pluie fine, lumière tamisée.

Jeu : Marcelle est agitée, minutieuse, puis très émue. Françoise est patiente et bienveillante.

Éléments clés : Le parapluie transparent, la mallette en cuir, les dizaines d'enveloppes, l'encrier ancien.

Moment fort : La révélation des lettres au fils décédé. L'hésitation de Marcelle, sa peur de "finir". Le moment où elle se décide enfin à écrire "la vraie" lettre. Le grattement de la plume en fondu.

Scène 14 : La Danseuse Étoilée Brisée

Ambiance : Lumière douce de l'après-midi.

Jeu : Ysé a une grâce persistante malgré la douleur. Ses mouvements sont des bribes de danse. Françoise est d'une grande empathie.

Éléments clés : La canne en cygne, le gramophone (utilisé pour la musique du "Lac des Cygnes"), le flacon "élixir de l'envol".

Moment fort : Sa tentative d'arabesque et la douleur. La description des ingrédients, avec la "poussière de scène". La libération de son corps et le lâcher de la canne symbolique. Le sourire de paix finale.

Scène 15 : L'Écrivain sans Fin

Ambiance : Minuit, lumière d'une lampe à pétrole (isolant la scène).

Jeu : Paul est frénétique, obsessionnel, puis illuminé. Françoise est silencieuse et patiente.

Éléments clés : La machine à écrire (le son du "cling" est essentiel), la pile de manuscrits. Le flacon "encrier".

Moment fort : La machine à écrire comme seul son. Sa frustration, puis son illumination soudaine. Le refus du bouillon pour continuer à écrire. Le crépitement des touches qui continue malgré la fin de la scène.

Scène 16 : Le Magicien Raté

Ambiance : Après-midi d'orage (suggestion sonore).

Jeu : Richard est exubérant mais vite découragé. Françoise est encourageante.

Éléments clés : Les gobelets en plastique, le smoking râpé, la photo jaunie. Le flacon fumant (effet simple de fumée).

Moment fort : Le raté du tour. Sa désillusion. L'apparition du passant qui applaudit est le déclencheur de son regain d'espoir. Le refus du bouillon parce qu'il a retrouvé son public.

Scène 17 : Le Médecin qui Doutait

Ambiance : Matin brumeux, lumière laiteuse.

Jeu : Le Dr Lebrun est nerveux, puis paniqué, puis brisé. Françoise est énigmatique et accusatrice.

Éléments clés : Les gants de latex, le carnet de prescriptions. Les deux flacons jumeaux.

Moment fort : La révélation des "décès suspects". Le choix entre les flacons. La révélation du Parkinson qui le brise. Le flacon de camomille qui se brise est un symbole fort de son effondrement.

Scène 18 : La Pharmacienne Interrogée & Scène 19 : La Révélation Finale

Ambiance : Lumières crues au début, puis lumière spectrale dans l'arrière-boutique.

Jeu : Solenn est moderne, agacée, puis incrédule et tremblante. Le gendarme est soupçonneux, puis ébahi.

Éléments clés : Les caméras (suggérés par gestes), les écrans (imaginaires), le vieux registre, la photo de 1948. Les fiches jaunies. La radio des années 50.

Moment fort : Le contraste entre le modernisme de Solenn et l'ancienneté de la pharmacie. La photo de Françoise Leblanc est un choc. L'arrière-boutique doit apparaître comme un sanctuaire, figé dans le temps, très différent du reste de la pharmacie. La voix de Françoise à la radio est l'apothéose. Le son de l'horloge sonnant onze coups est mystique.

Conclusion

Cette mise en scène repose sur le pouvoir de la suggestion, l'émotion brute des acteurs, et une ambiance visuelle et sonore minimale mais efficace. Chaque objet, chaque son, chaque changement de lumière doit avoir une signification pour transporter le public dans cet univers unique où la pharmacie est bien plus qu'un simple commerce, mais un lieu de passage et de transformation.